



L'un des Centres du PEN International
 Organisation mondiale d'Écrivains accréditée auprès de l'UNESCO

99, rue Olivier de Serres – 75015 PARIS
 Courriel : français.penclub@neuf.fr - <http://www.penclub.fr/>

La lettre d'information du PEN club français

N°18 – JUIN 2019

Sommaire

Éditorial : Une fenêtre sur le monde par Andréas BECKER	2
L'Académie Mallarmé communique	4
Poètes sans frontières	5
Des nouvelles de BLED	6
Festival Azem Skreli à Peja au Kosovo PEN International	25
Pen International	31
Un événement du PEN Club français	40
Initiative : la littérature face à l'antisémitisme	41
Publications des membres	45
Les États généraux du Livre	47
Le Pen Club français : Adhésion, Charte...	48

ÉDITORIAL

Une fenêtre sur le monde

par Andréas BECKER

J'avais l'honneur, le plaisir et la grande responsabilité de représenter notre association au congrès annuel des Comités des Écrivains en Danger (officiellement : Writers in Prison Comitees, en bref WiPC), donc Comités des Écrivains en Prison. Les mots ont leur importance, ce n'est pas à vous, écrivains dans l'âme, que je vais l'expliquer. Et ce que nous voyons, ici en France, dans notre forteresse Europe, parfois, d'une manière un peu lointaine, comme danger, se décline dans le monde souvent par la prison, voire la peine de mort. La « Case List », énumération annuelle des « cas » défendus par le PEN International, le montre impitoyablement. Au Bangladesh, aux Philippines, en Inde, au Mexique, en Russie, en Turquie, en Arabie Saoudite, au Qatar, en Syrie, au Yémen, en Iran (la liste est très incomplète), il ne s'agit pas seulement de danger mais de danger de mort.

J'étais personnellement très pris, émotionnellement touché, et parfois en difficulté de supporter seul le nombre et la gravité des cas auxquels nous étions confrontés. D'aller à plusieurs à un tel congrès ne faciliterait pas seulement la présence lors de nombreux débats, parfois parallèles, mais permettraient aussi de supporter la charge en échangeant après des journées bien remplies. Ainsi, j'ai pu participer à deux sessions plénières des WiPC mais aussi à un très intéressant débat concernant le nombre et l'utilisation des résolutions du PEN International. À cela s'ajoutaient des conférences sur le sort des Ouïghours, sur la situation dans tel ou tel pays, des lectures, des discours officiels du Maire de Rotterdam et des représentants du PEN, des représentants aussi du réseau des villes refuges ICORN, ainsi que de très nombreuses discussions plurinationales pour venir en aide aux prisonniers en Turquie ou pour débattre de la création d'un PEN Club au Cameroun.

Mais le plus important, l'essentiel même d'un tel congrès réside dans le contact humain. Je n'ai pas encore eu le temps de faire la liste des discussions binationales, que ce soit à table, dans les transports ou dans les couloirs, dans des petits comités qui se réunissent spontanément, ou autour d'un café, tellement elles étaient nombreuses. Les matinées commençaient tôt et les soirées se terminaient tard. Mais quel bonheur, quel réconfort aussi de croiser toutes ces femmes et tous ces hommes des quatre coins du monde ! Ça parlait néozélandais et finlandais,

ça parlait espagnol et welsh, ça parlait iranien et turque, kurde et hollandais, et parfois même un tout petit peu français et belge ou suisse.

Le PEN Club Français jouit d'une grande et bonne réputation. Nous sommes un peu à la pointe d'un monde alternatif, d'un monde qui a un certain poids, même s'il n'est pas majoritaire dans les congrès internationaux et les organisations mondiales. Il ne faut pas oublier que nous avons, parfois, des divergences avec le rouleau compresseur anglo-saxon, et que nous ne sommes pas les seuls. Les hispanophones, les mondes asiatiques et africains, une bonne partie du Moyen Orient mais aussi nos ami.es de l'Europe de l'Est attendent de nous que nous portions haut et fort les convictions d'une autre approche, d'une autre philosophie.

La liberté d'expression, oui, mais pas à n'importe quel prix. La laïcité toujours aussi mal comprise. La multiplicité des langues dans le monde. Voilà, quelques lignes, non pas de ruptures, mais de discussions animées avec nos ami.es qui parfois, un peu vite, pensent que tout le monde pense comme la majorité. Je me suis employé à défendre nos différences, dans la bonne humeur et la conviction. Et j'ai pu nouer de nombreuses alliances avec des femmes et des hommes qui me sont devenu.es ami.es.

Ce que je souhaite pour la conférence de l'année prochaine ? Que nous continuions sur notre chemin, en défendant nos valeurs. Et que je ne sois, peut-être, pas le seul représentant du PEN Club Français. Il y a tant de choses à faire, et à découvrir dans ces congrès de la fraternité du PEN International qui sont autant de fenêtres sur le monde et qui nous portent loin, loin dans l'espérance d'un monde sans frontière et sans haine.

Andréas Becker

Vice-Président du PEN Club Français

en Charge du Comité des Écrivains en Danger



L'Académie Mallarmé communique



Le Prix Mallarmé 2019

revient à

Claudine Bohi

pour le recueil *Naître c'est longtemps*
paru aux éditions la tête à l'envers

Les membres de l'Académie Mallarmé se sont réunis le 7 juin afin de désigner le lauréat du Prix Mallarmé 2019. Les académiciens ont délibéré à partir de la sélection finale du prix établie le 12 avril dernier.

Sélection finale

- André-Louis Aliamet, *Les Eaux Noires*, La Licorne, 2018
- Claudine Bohi, *Naître c'est longtemps*, la tête à l'envers, 2018
- Max de Carvalho, *Le Grand Veneur des âmes*, Arfuyen, 2019
- Marie Murski, *Ailleurs jusqu'à l'aube*, Les Hommes sans épaules, 2019
- Cécile Oumhani, *Mémoires inconnues*, La tête à l'envers, 2019
- Marion Richard, *Désirer danser*, Éditions de Corlevour, 2019
- Pascal Riou, *D'âge en âge*, Éditions de la revue Conférence, 2018
- Jean-Pierre Siméon, *Levez-vous du tombeau*, Gallimard, 2019
- Jean-Pierre Vallotton, *Orphelins de l'orage*, L'Atelier du Grand Tétrás, 2018
- Thomas Vinau, *C'est un beau jour pour ne pas mourir*, Le Castor Astral, 2019

À l'issue des votes, le **Prix Mallarmé 2019** est attribué à **Claudine Bohi** pour le recueil *Naître c'est longtemps* paru aux éditions la tête à l'envers. **La remise officielle du Prix Mallarmé 2019 aura lieu en novembre, dans le cadre du Salon du livre de Brive, avec le soutien bienveillant de la ville de Brive.**

A également obtenu des voix le recueil *Le Grand Veneur des âmes* de Max de Carvalho.

Le Prix Mallarmé

Le Prix Mallarmé, l'une des plus anciennes et des plus prestigieuses distinctions poétiques, récompense un poète d'expression française pour un recueil de poèmes ou pour l'ensemble de son œuvre. Présidé par Sylvestre Clancier, le jury est constitué de l'ensemble des membres de l'Académie (trente membres). Le Prix est généreusement doté par la ville de Brive, qui offre également au lauréat une résidence poétique d'un mois.

Poètes sans frontières

Appel

à tous les poètes et amis de la poésie

Le 21 juin, jour du Solstice, à une heure à votre convenance

Formons une chaîne d'union

Pendant ... une minute !

Que chacun d'entre nous lise le poème suivant de Paul Fort :

**Si tous les gars du monde
Décidaient d'être copains
Et partageaient un beau matin
Leurs espoirs et leurs chagrins
Si tous les gars du monde
Devenaient de bons copains
Et marchaient la main dans la main
Le bonheur serait pour demain**

ou tout autre poème de son choix
en terminant la lecture par cette exclamation :

« Pour la paix dans le Monde ! »

Nous diffusons cet appel aussi largement que possible.
Aidez-nous en le diffusant vous aussi dans votre entourage
Nous pouvons être ainsi des centaines de milliers par le monde à nous donner la main
Pendant UNE MINUTE, ce 21 juin.

Pour nous permettre d'évaluer le succès de notre appel, faites nous l'amitié de nous retourner
le coupon de votre participation ci-après :

Nom, prénom, adresse
NON OBLIGATOIRE

A participé à la chaîne d'union du 21 juin

À Poètes sans frontières 21 rue des Veyrières 84100 ORANGE
ou par mail à letrave@wanadoo.fr

Des nouvelles du 51^e Congrès de BLED



Slovene PEN Centre
PEN slovène



51st International Writers' Meeting
51^{es} Rencontres internationales d'écrivains

Programme **BLED 2019**

51st International Writers' Meeting at Bled
is held under the honorary patronage of His Excellency
Mr Borut Pahor, President of the Republic of Slovenia.

Les 51^{es} Rencontres internationales d'écrivains de Bled
sont placées sous le haut patronage de
Borut Pahor, Président de la République de Slovénie.

***Les textes des contributions des membres
du PEN Club français***

Linda Maria BAROS

Les frères sous un ciel comme au temps de la peste. Unplugged

Les régimes totalitaires qui ont marqué de leur empreinte indélébile le XXe siècle se sont construits autour du principe de la désolidarisation – c’est une chose bien connue. D’une désolidarisation programmatique qui a entraîné non seulement la haine d’autrui, mais aussi des marées de sang. Elles déferlent toujours du passé. Certes, il y en a qui ont les paupières cousues : ils « ne voient pas les croix » qui s’élèvent « le long des voies ferrées » et « dans les villes » de l’ex-Union Soviétique, comme l’écrit l’auteur moldave Liliana Corobca dans le roman *Le bout du chemin*¹. Il y en a aussi qui ont la bouche plombée : ils ne sentent pas le goût du « pain qui pousse droit des os »². Que la désolidarisation, un autre type de désolidarisation cette fois-ci, se poursuive pour certains, cela est flagrant.

Au pôle radicalement opposé se dressent le devoir de mémoire et ses représentations de l’autre, puisées dans la réalité immédiate, qu’elles soient esquissées sur le mode mémorial ou fictionnel. Par la force des choses, l’autre y apparaît, pour commencer, exactement comme il était – atrocement désolidarisé et, par là même, déshumanisé. Je pense, par exemple, à Pavlik Morozov, tel qu’il a été décrit par Yuri Druzhnikov³ et Catriona Kelly⁴, cet enfant de treize ans qui a dénoncé, en 1932, autant son père que son grand-père pour avoir fourni de faux papiers à des koulaks. Son père a disparu en déportation ; les autres membres de sa famille ont été torturés et condamnés à mort. Pavlik, qui a lui-même été assassiné dans des circonstances obscures, est devenu, par l’intervention des services de propagande, un modèle pour tout enfant soviétique, le « pionnier-héros numéro 001 de l’Union soviétique ».

Je pense aussi à tous les bourreaux – innombrables et d’une cruauté infinie – dont les portraits se détachent de bon nombre de mémoires ou romans. Je n’insisterai pas sur ce point. Nous connaissons aujourd’hui suffisamment bien leurs gestes mécaniques, translucides et froids. J’insisterai en revanche sur le fait que les ouvrages qui les évoquent, bien que parfois avec des détails insoutenables, n’appellent

¹ Liliana Corobca, *Capătul drumului*, Iași, Polirom, 2018.

² *Ibid.*.

³ Yuri Druzhnikov, *Informer 001: The Myth of Pavlik Morozov* (1987), New Jersey, Transaction Publishers, 1996.

⁴ Catriona Kelly, *Comrade Pavlik: The Rise and Fall of a Soviet Boy Hero*, Londres, Granta Books, 2006.

pas, pour la plupart, à la vengeance. Pas même au ressentiment. Aux ongles arrachés, aux rotules brisées, au nerf de bœuf, à la matraque et autres tenailles, ils opposent une vision solaire de l'existence. À l'abomination et au chemin de la guerre qu'elle représente dans les faits, ils opposent un espoir d'une force et d'une simplicité désarmantes, dans tous les sens du terme.

C'est précisément pour cette raison que, dans les ouvrages qui s'articulent autour du devoir de mémoire, l'accent tombe sur des représentations d'une humanité éclatante. Quand la haine grandit et que l'odeur d'os brisés monte des rues, le principe de la désolidarisation aiguise – là où il y a une conscience – la solidarité. Je feuilletais ces derniers jours les mémoires d'un soldat⁵ roumain qui a combattu pendant vingt-huit ans la dictature communiste. Alors qu'il dirigeait le groupe de résistance anticommuniste des monts Făgăraș (1948-1957), ont été arrêtés, torturés et tués onze paysans dont les maisons se trouvaient le long du même chemin de campagne que le sien. Ils savaient tous où il se cachait, mais ce secret, ils l'ont emporté avec eux dans la fosse commune.

Enfin, je souhaiterais retracer brièvement la tragique histoire du poète Benjamin Fondane et de sa sœur Lina Pascal. Comme le rappelle Marta Petreu dans son ouvrage *Cioran ou un passé pimenté*⁶, en 1944, Emil Cioran, Ștefan Lupașcu et Jean Paulhan interviennent auprès de la police de Vichy afin de faire libérer autant Lina Pascal que son frère, mais n'obtiennent que la relaxe de ce dernier. Toutefois, Benjamin Fondane ne peut abandonner sa sœur. Le 2 octobre 1944, ils meurent tous les deux à Auschwitz.

Nous le savons : la lumière de ces gestes ne transperce que difficilement la terre. Et c'est pour cela que nous devons raconter longuement ces histoires. Pour que plus personne n'ait les paupières cousues, la bouche plombée. Peut-être ne connaissons-nous plus, en les écoutant bien, le dévissage des corps, des langues et les chemises de kevlar.

Linda Maria BAROS

Andréas BECKER

Bonjour, je m'appelle Andréas Becker, je suis vice-président du PEN Club français et responsable du Comité des Écrivains en Danger.

Je voudrais, avant de commencer, vous remercier, et tout spécialement nos hôtes slovènes, de me permettre de participer à ces échanges passionnants ; vous l'avez sans doute compris, c'est

⁵ Ion Gavrilă Ogoranu, personnage très controversé, compte-tenu de ses engagements politiques de jeunesse hautement condamnables : *Brazii se frâng, dar nu se îndoiesc*, Baia Mare, Marist, 2009.

⁶ Marta Petreu, *Cioran sau un trecut deocheat*, Iași, Polirom, 2011.

mon premier congrès à Bled, et forcément, je suis un peu impressionné, et forcément, je fais un peu semblant de ne pas l'être.

La question du Je dans l'Autre.

Hier, et ce matin aussi, j'ai entendu beaucoup d'interventions très intéressantes et qui ont commencé souvent par, moi j'ai fait ceci ou cela, j'ai publié ici ou là, j'ai écrit un tel et tel texte, et il me semble parfaitement humain et compréhensible que nous commencions nos interventions par un : Moi Je.

Mais justement parce que c'est terriblement humain de penser un peu, ou même beaucoup, à soi-même, je suis particulièrement ravi par ce sujet d'aujourd'hui qui est donc : l'Autre.

Maintenant, je suis appelé à parler de mon travail, de parler de MON travail pour parler du travail de l'Autre ou du travail avec l'Autre, et là n'est pas le moindre des paradoxes que nous avons à affronter lorsqu'il s'agit de l'Autre ou de moi-même, ou d'un entremêlement difficilement extricable entre les deux.

Transportons-nous un instant devant le portrait de Dora Maar peint par Picasso. Nous sommes au musée, devant le tableau, nous dirions alors, tiens : Il (Picasso) a fait son portrait. Dans un premier temps le pronom possessif « son » désigne donc Picasso comme peintre ; mais qui est désigné comme objet de la peinture, 'son' portrait : Dora Maar ou Picasso lui-même ?

Tout portrait, dit-on, est autoportrait. L'autre, ici, n'est qu'à l'image de soi-même, en réflexion, en symétrie opposée ; le monde alors ne devient monde que nommé par soi-même.

La langue (française) reflète assez bien cette ambiguïté puisqu'il faudrait pour être clair, dire son portrait à elle, ou son portrait à lui, ce que d'habitude, on ne fait pas.

Nous sommes donc tout de suite plongés dans le paradoxe du Je, du Moi et de l'Autre.

Le Je naît deux ou trois ans après la naissance corporelle de l'enfant. C'est alors une deuxième naissance, puisque l'enfant, à partir du moment où il dit : JE, accepte que le visage qu'il a pris jusque-là pour le sien, est en fait celui de sa mère. Il est donc désormais, séparé, seul, seul acteur à bord, et à partir du moment où il peut accepter la douleur de cette séparation d'avec sa mère, il peut accepter le monde.

Sans constitution entière du Je il n'y aura pas d'acceptation de l'Autre, il y aurait alors confusion mentale.

L'acceptation du Je a, très rapidement, des conséquences pratiques. Quand je regarde ma main, je dis bien MA main, et je sais qu'elle est mienne, liée à mon corps, qui lui est régi par mon cerveau, ou mon esprit ou mon âme. Je possède toutes ces instances, au choix. Mais qui est donc le possesseur non possédé ? Qui est ce fameux JE qui peut dire MA main ? Le possesseur possédé serait – éventuellement - ce qu'Aristote appelle le metteur en mouvement non mouvementé, autrement dit : Dieu.

Je ne veux pas poursuivre dans cette voie, et j'ai donc essayé de donner une autre réponse à cette question en disant : Je est une fiction. En cela, la littérature, la création de la littérature

trouve sa place engagée dans le monde.

Arthur Rimbaud a exprimé le paradoxe, que j'essaie d'esquisser, dans cette phrase :

Je est un Autre.

Phrase, à laquelle Sartre fait allusion, en lui donnant un sens plus philosophique ou politique ou sociologique (au choix) :

L'enfer, c'est l'autre.

J'ai voulu, mais j'ai peut-être échoué, mettre en lumière la difficulté de construire une synthèse entre Je et l'Autre, synthèse qui ne peut se faire que par le biais de la langue, autrement dit par la littérature qui, en passant par le Je de l'Autre fait échouer toute mainmise publicitaire sur nos mots. Il me semble que là est le rôle essentiel de l'écrivain.

Je ne voulais rien dire d'Autre, et je vous remercie.

Andréas BECKER

<p>Sylvestre CLANCIER</p>

La représentation de l'autre souvent la plus appréciée en littérature est celle d'un cheminement plus ou moins long d'un personnage vers un autre, cheminement plus ou moins droit ou sinueux qui conduira à l'entente et l'harmonie, voire à la paix après être passé par la fascination, le désir, la rivalité voire la confrontation. Le lecteur se projette et éprouve le plus souvent une vive sympathie, voire un sentiment d'admiration ou de forte attirance envers ce type de personnages. Ce sont parfois des héros ou héroïnes liés comme des jumeaux ou des sœurs siamoises que l'auteur fait vivre devant nous. Mais si ce besoin de projection est fort pour le lecteur, il est souvent tout aussi fort pour un écrivain envers un autre écrivain qui l'a précédé et qu'il admire.

C'est le cas par exemple de l'écrivaine italienne, aujourd'hui bien connue sous le pseudonyme d'Elena Ferrante, envers sa grande aînée, la remarquable écrivaine Elsa Morante.

Elena Ferrante a ainsi confié à ses lecteurs, dans ses papiers ou *Frantumaglia* récemment publiés, qu'elle avait été fascinée par le livre magnifique d'Elsa Morante intitulé *Mensonge et sortilège*.

Aujourd'hui Elena Ferrante connaît à son tour une renommée mondiale pour sa « Saga prodigieuse » composée de quatre romans : *L'amie prodigieuse*, *Le nouveau nom*, *Celle qui fuit et qui reste*, et *L'enfant perdue*.

Cette fresque romanesque est foisonnante de personnages dont les destinées sont à la fois contrariées et entremêlées, tantôt fraternelles tantôt hostiles, mais indissolublement liées les unes aux autres. Les différents personnages s'attirant et se repoussant comme des aimants que l'on inverserait alternativement.

C'est certainement ce qui fait la force magnétique des quatre romans d'Elena Ferrante qui ont valu un tel succès à leur auteure.

Le pivot et l'axe central de cette saga sont bien l'étrange relation qui existe depuis leur petite enfance entre Lila la fille du cordonnier Fernando Cerullo et Elena Greco, dite Lenuccia ou Lenù, la narratrice. L'une et l'autre sont nées à Naples en Août 1944. Elena est la fille d'un portier de mairie. Sa famille veut croire que l'ascension sociale est possible et lui facilitera après l'école primaire la poursuite de ses études. Elle connaîtra un succès croissant jusqu'à obtenir son diplôme à l'École normale supérieure de Pise, où elle rencontrera Pietro Airola qu'elle épousera quelques années plus tard. Mais Elena est ravagée par un intense sentiment d'injustice, car toute petite elle a su et compris que celle qui était la plus douée et qui écrivait des histoires fabuleuses, c'était son amie Lila, détectée par leur maîtresse d'école comme étant surdouée et devant absolument continuer ses études, ce qu'auront obstinément refusé les Cerullo.

On voit là une tension tragique entre ces deux personnalités qui se construisent à partir d'un jeu de séductions, de confrontations, de connivences continues alternant avec de fausses ruptures jusqu'à l'énigmatique et longue disparition de Lila. Rapprochements et éloignements qui conduisent dans l'esprit de la narratrice qui devient l'écrivaine qu'aurait dû être Lila à une sorte d'inversion des destinées de l'une et de l'autre. L'humanité sensible et parfois tragi-comique de leurs liens se retrouve également dans les relations entrecroisées et souvent névrotiques des autres personnages de la saga.

Cette fresque romanesque est un exemple majeur de ce que la représentation de l'autre est primordiale pour chacune des deux héroïnes. Forces et fragilités mutuelles s'y déploient, faisant de cette œuvre une sorte d'oratorio de la condition humaine liée à la fois à l'amitié quasi fusionnelle, à la complicité totale, mais aussi à la rivalité et la confrontation, à l'attirance et au rejet.

Autant d'éléments qui ont assuré à cette Saga le succès mondial qu'elle connaît.

Sylvestre CLANCIER

Malick DIARRA

LA REPRESENTATION DE L'AUTRE :

Chemin vers la paix ou chemin vers la guerre ?

Par représenter l'Autre, que veut-on dire ?

Cela suppose cerner avec une approche concrète, les aspects culturels, socioculturels, psychologiques, historiques, anthropologiques, linguistiques de l'Autre.

Vers le 15^{ème} siècle, les premiers colonisateurs occidentaux venus conquérir l'Afrique se sont donné une mission civilisatrice des Noirs.

D'abord venir à la rencontre des populations noires dans le but de les évangéliser, leur faire connaître Dieu, leur apprendre comment vivre, les sortir de leur anthropophagie et de leur cannibalisme. En faisant fi de l'ancienneté de la race noire, de leurs peuples et de leurs pratiques, les envahisseurs européens ont représenté les Noirs comme des êtres inférieurs démunis d'histoire, de culture, de civilisations. En plus, ils les prenaient comme leurs propriétés et par moments les embarquaient pour les vendre sur les marchés en Occident et aux Amériques comme des animaux.

Et pourquoi un tel traitement?

Ils s'enferment dans leurs certitudes en imposant des idées et une vision aux populations noires.

Ce regard des conquérants n'est-il pas arbitraire?

En effet, il est tout naturel de juger l'autre par rapport à son échelle de valeur, à son mode de fonctionnement ou ses fantasmes ou à ses croyances. La théorie de l'empire de Rome envers les territoires qu'il occupait : « Tabula rasa » en est l'illustration.

Cette représentation à l'œuvre à l'époque des conquêtes de l'empire romain revenait à considérer qu'il n'avait rien existé avant la présence des Romains, d'où la carte de géographie vide bien qu'ils aient trouvé des peuples avec des organisations et des subdivisions sociales bien structurées qui avaient résisté à la puissance des forces d'occupation.

Nous serions tentés de soutenir que c'est la même attitude qui a été adoptée lors de la colonisation de l'Afrique. Cette représentation osée ne relevant d'aucune proximité, d'aucun lien d'appartenance au milieu, au cercle coutumier, à la communauté, à l'ethnie, ne serait-elle pas un travers de leur représentation de l'Autre?

L'Occidental se représentait-il le Noir comme un être insignifiant et transparent qu'il fallait dompter?

Est-ce la théorie de la Genèse sur la malédiction de Cham fils de Noé, mise au goût du jour au 14^{ème} siècle pour justifier l'infériorité du Noir ?

Paraît-il tout ne provient que d'une simple colère de Noé qui lança : « Maudit soit Canaan ! Qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères ! ».

Ou encore, l'Occident se réfère-t-il au partage du monde décrété en 1493 par le pape Alexandre VI ou à la bulle du pape Nicolas V autorisant les Portugais à attaquer, à soumettre et réduire en esclavage les Sarrasins, païens et autres ennemis du Christ ?

Pourquoi Colbert, Secrétaire d'État de la Marine sous le règne de Louis XIV, a-t-il établi le Code Noir ?

La volonté des conquérants.

Tout d'abord on peut dire que la représentation que les Européens se sont faits de l'Afrique a évidemment été prétexte à une conquête effrénée des terres présentées comme nouvelles ; pendant une longue période toutes sortes d'exactions furent commises.

Ensuite, durant presque trois siècles, les colonisateurs français, anglais, portugais et autres européens ayant pris le prétexte que les Noirs étaient des sauvages, une sous-race, un peuple cannibale sans culture, vont installer petit à petit leur administration et leur culture en multipliant partout sur le continent les écoles et les missions catholiques. Par exemple à partir de 1659, date de l'installation du comptoir colonial français à Ndar au nord du Sénégal en Afrique de l'Ouest, un des premiers actes sur la terre africaine conquise a été de débaptiser son nom autochtone et de lui donner le nom de Louis IX (1226-1270) plus connu sous le nom de Saint-Louis.

La présence des étrangers sur cette terre d'Afrique sera source de violences sans communes mesures. Les colons, forts de cet européocentrisme qui sera rapidement transformé en complexe de supériorité, ont utilisé comme arme le mépris, l'arrogance, les brimades etc. Les travaux forcés sur les routes, les chemins de fer, les plantations ainsi que les enrôlements forcés étant le lot des Africains, la domination des Européens fût tout bonnement imposée dans des formes parfois inhumaines. La révolte des femmes de l'ethnie bobo dans le cercle de San au Soudan français, actuel République du Mali, le 19 avril 1916 en est l'illustration : des femmes bobo en état de grossesse obligées de faire des travaux forcés du chemin de fer refusèrent ce travail et quelques-unes d'entre elles furent battues à mort. Pour dénoncer la passivité de leurs époux, toutes les femmes bobos de San publiquement se dénudèrent. Ce geste ancestral des femmes fait prendre conscience aux hommes du vrai danger de la pénétration coloniale. Un soulèvement de la colère orgueilleuse entraîna une bataille corsée entre la population et les gardes-cercles indigènes auxiliaires de l'administration coloniale. Cette révolte fit beaucoup de morts et entraîna une haine visible contre l'occupant colonial : cent trois ans après les descendants de San commémorent toujours ces femmes martyres.

Un tel passé pourrait-il se diluer dans le temps ?

Deux hommes sont face l'un à l'autre : le colonisateur face au colonisé. Ce n'est pas une relation à sens unique. Pour le premier, il voit chez l'autre le progrès, la civilisation, la construction de routes, de ponts. Il voit industrie, commerce, transports et il le croit heureux. Pour le second, le ressenti est absolument négatif et colonisation rime avec négation des valeurs noires, la culture et les connaissances des Africains avant le choc de la colonisation.

La représentation que chacun se fait de l'autre est profondément antinomique et il est évident que les valeurs des uns vont fortement heurter celles des autres. Le choc sera violent et le réveil de

l'intelligentsia noire consistera d'abord à déconstruire cette perception plus que négative et à imposer à ce 20^{ème} siècle une nouvelle image de l'homme noir, plus réelle mais, hélas, méconnue. Quand on parle d'abus et de violences, on ne peut s'empêcher de penser à l'esclavage. La traite négrière transatlantique fût une horreur et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants furent transportés de force sur le continent américain et réduits au statut de bêtes. Arrachés à leur milieu, à leur culture, ces noirs ont eu à développer diverses formes de résistance culturelle qui sont ici et là, le blues, le vaudou, ailleurs la capoïera, le léléée, le kiring ou encore le guéréla. Ces expressions d'abord corporelles ou métaphysiques qui charrient les messages des ancêtres communs, vont fortement influencer la littérature d'expression noire à ses débuts, comme une incarnation de la résistance puis comme une velléité de liberté confisquée par les chaînes de l'esclavage.

Connaissaient-ils réellement les peuples Noirs?

Avaient-ils fait attention au récif ?

Sans doute, non !

Au 12^{ème} siècle les Noirs au Mali, sous le règne de l'empereur Soundiata Keita, ont écrit la Charte du Mandé c'est-à-dire la charte des droits de l'homme, cette charte est une transcription d'un contenu oral qui stipulait vers 1236 des articles pour un commun vivre dans le respect de l'humain, la paix, la justice et la liberté :

Une vie n'est pas plus ancienne ni plus respectable qu'une autre vie, de même qu'une autre vie n'est pas supérieure à une autre vie.

Que nul ne s'en prenne gratuitement à son voisin, que nul ne cause du tort à son prochain, que nul ne martyrise son semblable.

Veille sur ta patrie.

Chacun est libre de ses actes, dans le respect des interdits des lois de sa patrie.

La faim n'est pas une bonne chose, l'esclavage n'est pas non plus une bonne chose.

Senghor, descendant de prince africain, chante le royaume de la terre de ses ancêtres sérères et des Guélewars (la noblesse) du royaume du Sine dans ses poèmes. Il évoque avec nostalgie et révolte les anciens royaumes qui ont existé au Sénégal depuis le IX^{ème} siècle : le Walo, le Djolof, le Cayor et le Baol.

Au Sénégal, le royaume du Tékroul avait fait une alliance vers 1096 avec les Almoravides du Sahara, ces royaumes entretenaient un commerce de sel et d'or. La paix régnait entre les royaumes de l'Afrique subsaharienne.

Les anecdotes de l'Histoire en Occident.

Ces envahisseurs intrépides ignoraient-ils ces anecdotes de l'histoire de l'Occident voici trois siècles : que certains de leurs ancêtres pour guérir de leurs maladies mangeaient leurs semblables jusqu'au-delà du 14^{ème} siècle et que ces pratiques s'observaient chez certains guerriers qui pensaient trouver des remèdes médicinaux dans le corps humain — il en était de même chez les Aztèques en Amérique Centrale?

« En Europe, un monarque guerrier, au XIII^{ème} siècle, relevant d'une fièvre ardente qu'il eut à Saint-Jean d'Acre, désirait, avec l'insistance d'un convalescent et le goût capricieux d'un roi, qu'on lui servit de la chair de porc. Malgré les plus minutieuses perquisitions, il fut impossible d'en trouver ; car les porcs, étant regardés comme impurs, étaient bannis dans ce pays. Comme il fallait à l'appétit royal

autre chose que les mets ordinaires, on remplaça la chair de porc par une tête de Sarrasin bien assaisonnée, que Richard-Cœur-de Lion mangea avec délice.» Cet acte d'anthropophagie commis par un des rois les plus remarquables du 13^{ème} siècle relativement civilisé, montre le plaisir délicieux qu'un roi éprouve en mangeant la chair de ses semblables.

En effet, pour restaurer la vérité sur les représentations des peuples Noirs, la génération de transition composée d'intellectuels Noirs s'est évertuée par sa littérature, ses recueils, ses poèmes, à réfuter des siècles de nihilisme du colonisateur par rapport à leurs cultures, leurs histoires, leurs philosophies de vie, leur rapport à l'autre et à leurs civilisations

Par suite incontestablement on verra que cette situation va pousser les Noirs à se révolter, et que cette révolte se fera surtout sur le plan des idées — l'une de ces expressions les plus fortes fut sans conteste la littérature et en particulier la Négritude.

La littérature était-elle un outil de questionnement, d'étonnement, d'éveil, de conscientisation, d'exigence, de création, de fabrication de guerre, de liberté ou de paix pendant l'occupation coloniale ?

Dans les années 30 jusqu'aux années 50 à Paris, des étudiants Noirs créèrent un mouvement littéraire, « la Négritude», pour dénoncer ces préjugés faits sur l'homme Noir et mettre en valeur la richesse culturelle africaine. Il y eut une prise de conscience de la génération de transition d'intellectuels Noirs.

Le confinement de l'homme Noir dans le mépris, dans l'absence de considération et dans la vilénie par la colonisation a pesé sur l'engagement des intellectuels Noirs, soudés autour des « Ancêtres communs » et liés par le concept de la Négritude, ce néologisme intelligent et judicieux servant d'outil de la liberté d'expression des Noirs colonisés.

Ce mouvement littéraire, philosophiquement expliqué et systématiquement partagé, aura aussi douloureusement embarrassé les autorités coloniales.

Le premier geste disons, littéraire, sera la création d'une revue intitulée « L'Étudiant noir ». Léon-Gontran Damas définit ainsi la fonction du journal : « L'Étudiant noir, journal corporatif et de combat, avait pour objectif la fin du tribalisme, du système clanique en vigueur au quartier Latin ! On cessait d'être étudiant martiniquais, guadeloupéen, guyanais, africain, et malgache pour n'être qu'un seul et même étudiant noir ».

En clair, la négritude dénonce l'esclavage, le pillage de l'Afrique noire, les brimades, la violence et les servitudes de la colonisation, et en même temps attire l'attention et le soutien des intellectuels français militants de la liberté, de l'égalité et de la décolonisation.

Cet outil littéraire d'affirmation de l'identité nègre et de lutte pour la condition de l'homme Noir porte le cri d'espoir et de révolte des peuples opprimés, et suscite un énergique engagement à défendre le génie africain afin d'arriver à une nouvelle représentation de la race noire montrant le peuple présent dans l'histoire de l'humanité comme il est dit dans ses recueils. Ainsi, « Chant d'ombre », le premier recueil du président poète, est pour Senghor le moyen de faire connaître sa culture, ses réalités par exemple avec le célèbre poème « Joal » ou encore « Nuit de Sine ».

Dans la revue « L'Étudiant noir » de mars 1935, Aimé Césaire quant à lui affirme l'existence d'une nature nègre éternelle : « Si l'assimilation n'est pas folie, c'est à coup sûr sottise, car vouloir être assimilé, c'est oublier que nul ne peut changer de faune ; c'est méconnaître altérité qui est loi de Nature ». Puis, plus tard, d'abord dans « Cahier de Retour au Pays Natal puis dans « le Discours sur le colonialisme », il affirme l'identité Nègre, fustige l'hypocrisie et l'habileté mensongère de la

colonisation. Ce poète, dans ses écrits, proteste violemment contre toutes les abominations esclavagistes et coloniales. Son engagement à défendre l'histoire et la culture de la race noire contre les préjugés reste légendaire. Selon Césaire, les humiliations et l'oppression que subit le peuple Noir doivent cesser et entraîner une nouvelle condition, éliminer l'injustice, l'irrespect, l'inégalité et changer les méthodes de fonctionnement. Dans sa pièce, « La Tragédie du Roi Christophe », l'écrivain martiniquais fera d'ailleurs un plaidoyer en direction des futurs hommes politiques africains qui auront la lourde tâche de mener leurs nations vers la liberté si chèrement acquise.

Léon Gontran Damas également revendique douloureusement le triste sort qui est fait à la race Noire et, situant dans la prospective de la liberté et du développement le destin des peuples Noirs, il évoque avec force son engagement à lutter pour l'égalité et les droits humains. Dans ses recueils, il parle de la Guyane et se rebelle contre l'acculturation que le colonisateur a imposée à son peuple et appelle à la révolte générale et instantanée :

*Nous les gueux
 Nous les peu
 Nous les riens
 Nous les chiens
 Nous les maigres
 Nous les Nègres
 Qu'attendons-nous ?*

L'étonnement !

Incontestablement, c'est alors que le flou de l'entêtement colonial interroge davantage les intellectuels noirs ! Ils se posent une question troublante :

Est-ce que la Charte universelle des droits de l'homme ne concerne pas la race Noire ?

Alors les mots d'Alexandre Dumas viennent irriguer le souffle de la liberté :

« L'étoffe d'un mât se mesure quand vient la tempête ».

La loi cadre ou loi Gaston Defferre de juin 1956

Cette démarche du gouvernement français visant à freiner la volonté des peuples à acquérir la souveraineté de leurs territoires était une loi qui autorisait des réformes et des mesures à prendre pour l'évolution des territoires sous domination. Cette loi permettait à ces territoires d'installer des conseils de gouvernements, élus au suffrage universel, donnant aux élus un pouvoir local et leur accordant en partie l'autonomie. Mais certains intellectuels et hommes politiques dénoncèrent cette manœuvre qui empêchait l'espoir d'un panafricanisme et qui avait un caractère de partition (balkanisation) de l'Afrique Noire.

Cette manœuvre était un danger.

Par des discours déshumanisants et haineux, l'administration coloniale de l'époque qui ne souhaitait pas voir son pouvoir et son autorité lui échapper, continuait à se servir de ses certitudes pour intimider

et provoquer les populations. Les brimades au cours des manifestations pour l'indépendance, les emprisonnements des dirigeants visaient à engluer et scléroser les volontés nouvelles, les attitudes et les actions des populations Noires aspirant à la décolonisation. Ils oscillaient en ces moments entre la bêtise et la méchanceté face aux pacifiques populations qui entonnaient leur refrain d'espoir et de révolte : « Coupons les cordes de la colonisation qui entravent la liberté des Noirs, de toute la race noire ».

En réaction, l'administration prenait des mesures d'éloignement ou de sanction sur des fonctionnaires en les affectant ailleurs dans les colonies ou en les accusant de mauvaise gestion ou d'incapacité professionnelle, toutes punitions injustes destinées à arrêter leurs vellétés de liberté et d'indépendance. Les colonisateurs s'adonnaient dès lors à des pratiques d'un autre âge en persécutant et en massacrant des populations innocentes pour mieux s'imposer.

Cela n'est-il pas la conséquence d'une représentation relative de l'autre ?

Mais malgré tout, l'enthousiasme gagnait le cœur des populations noires qui revisitaient les publications denses, audacieuses et pleines de protestations contre les exactions que l'homme Noir a subies. Cet engagement sans répit mobilisait les consciences à rebâtir dans la paix, la tolérance et l'entente cordiale avec les anciens maîtres un nouveau destin pour l'homme Noir au 20^{ème} siècle.

L'appel de la décolonisation de l'Afrique Noire est lancé en septembre 1956 à la Sorbonne à Paris.

L'homme Noir longtemps humilié à cause du passeport de sa peau a enfin l'opportunité d'expliquer au monde les conséquences des préjugés, les empreintes de la déshumanisation et du nihilisme de l'autre qui ont empêché l'administration coloniale de le représenter réellement et d'appréhender son être, son histoire, sa culture, sa philosophie et sa civilisation.

Ce que l'on considère comme représentation distante de l'autre n'est pas réalité, n'est pas homogène, n'est pas entièrement respectueux en dehors de cette sottise, il est négatif, il fait du mal à l'être humain. Celui qui procède à la représentation imaginée est coupable de beaucoup de maux.

Le sentiment d'un monde noir originel s'ajoute à l'effervescence de la prise de conscience de la nouvelle condition de l'homme Noir avec Alioune Diop, fondateur de la revue « Présence Africaine » en 1947 qui devient vite le lien d'informations le plus important pour les Africains de langue française. Son journal eut une grande influence, s'étendit en traversant des océans jusqu'aux Caraïbes, l'Amérique Noire, et toucha la diaspora intellectuelle noire partout sur la planète. Les intellectuels noirs sensibilisés sur la condition de l'homme Noir furent les relais auprès de leurs peuples. Fort des prises de consciences des destinées de la race noire, Alioune Diop réunit en 1956 à la Sorbonne à Paris des écrivains, intellectuels et artistes noirs de tout continent en congrès sur les destinées des peuples noirs. Il s'agit d'élaborer en commun des stratégies pour libérer les entraves de la soumission coloniale, pour aspirer à la part d'humanité confisquée et accéder à l'autodétermination.

Le mouvement politico-intellectuel pressé par l'urgence de se révéler au monde s'adresse au fondateur de Présence africaine pour réunir les intellectuels.

Le fruit entamait son mûrissement

Cette fois, c'est à Rome en 1959, que Alioune Diop, fondateur du journal « Présence Africaine » réunit les écrivains et artistes noirs post négritude encore plus déterminés que les pères fondateurs de la Négritude à libérer les peuples du joug colonial. Ils réclamaient avec une vision lointaine, large et profonde l'accèsion de leurs peuples à l'indépendance immédiate dans la paix, la coopération, la tolérance et le dépassement avec l'ancien gouvernement des colonies et son peuple.

De ce point, les littératures sans frontières sillonnaient les peuples colonisés et les populations adhéraient à l'idée de conditions nouvelles pour transformer les peines endurées pendant des siècles, en liberté et dans la paix.

L'idée de liberté et d'indépendance s'est propagée dans le monde Noir et prend assise au cœur des populations sans nostalgie du passé. Le destin des « ancêtres communs » pourrait-il être oublié, excusé ou pardonné?

Ainsi sans guerre et dans l'entente, colonisateurs et anciens colonisés discutent dans le respect et l'égalité pour asseoir la liberté dans la paix. Puis arrivent, partout en Afrique, les fêtes de l'accèsion à la souveraineté des peuples noirs.

La symbolique humaine de la main qui écrit librement pour éveiller, instruire, prendre conscience des conditions humaines, alerter, rechercher la voie de la paix, combattre les atteintes à la liberté et les censures, défendre les droits de l'homme et la liberté d'expression, a permis aux peuples noirs, trois décennies après la création du concept de négritude et le soulèvement pacifique par la littérature, de se libérer de la colonisation.

Ces trois littérateurs ont fini par s'engager politiquement dans leurs pays : Léon Gontran Damas fut député ; Aimé Césaire, maire de Fort de France en Martinique pendant quarante ans ; et Léopold Sédar Senghor, président de la République du Sénégal durant vingt et un ans.

Ces poètes, écrivains et nouvellistes ne doivent jamais renoncer à leur idéal de liberté, de paix, d'égalité et de justice. Ils sont les lanceurs d'alertes, ils doivent éveiller et dénoncer toutes formes de censures et d'oppressions à la liberté.

Alors, je termine en disant que les pays d'Afrique de l'Ouest sous domination coloniale française ont recouvré l'indépendance vers l'an 1960 sans effusion de sang et en bonne intelligence avec l'ancien colonisateur.

Et, évoquant cette conviction d'un citoyen du monde libre, l'on doit croire que c'est à la vérité des mots-actions qu'on doit la liberté.

De ce point de vue, dans une société lorsque, ceux qui savent, ceux qui instruisent, ceux qui alertent, ceux qui éclairent ou bien ceux qui dénoncent se taisent, les stupides et les fous se multiplient pour mutiler la Paix et blesser le commun vivre.

Malick Diarra, vice-président PEN club français.

Fontenay le Fleury le 13 février 2019.

Colette KLEIN
PEN, UNE FAMILLE POUR LA PAIX

Il faut se méfier des discours / qui accompagnent les avions de guerre. / Dans le murmure de la chair d'une ville saignée, / il n'y a rien d'autre que gémissements / et que désolations.

écrit Salah Al Hamdani, poète originaire d'Irak, dans son livre récent *La Sève et les mots*.

Ma mère ne voulait pas de garçon pour qu'il ne parte pas à la guerre, pour qu'il n'y soit pas tué, qu'il n'en revienne pas affaibli ou traumatisé. Mon père avait été prisonnier de guerre en 39-45. Mon grand-père maternel, avant son retour de la guerre de 14-18, avait été remplacé dans le lit de ma grand-mère et ma mère ne s'était jamais remise de leur divorce. Son obsession a si bien réussi qu'elle me l'a transmise. Quant à mon père, il n'a eu de cesse de vanter l'action de Louis Lecoq, militant pacifiste et libertaire français qui a passé une douzaine d'années en prison pour défendre les objecteurs de conscience. C'est lui qui est à l'origine de *l'Union pacifiste*, association à laquelle j'ai adhéré dès mon adolescence.

Cet idéal n'aurait pas suffi en soi s'ils ne m'avaient pas aussi convaincue de l'absurdité des frontières. Au moment de ma naissance ils militaient activement, en faisant du porte à porte, pour faire connaître le mouvement alors récent des *Citoyens du monde*. Il est en effet essentiel pour éviter tout conflit de reconnaître en *l'autre* non pas un ennemi, non pas un voleur de territoire, mais un humain appartenant à une communauté d'êtres devant tous jouir des mêmes droits.

Malheureusement en me transmettant leurs convictions, ils m'ont également transmis par leur A.D.N. leurs angoisses et les douleurs qu'ils avaient traversées. Aussi, loin de l'optimisme nécessaire pour une telle entreprise, je me suis très vite sentie blasée, par impuissance : comment le monde, comment les hommes pourraient changer alors que RIEN n'avait évolué depuis les débuts de l'humanité ?

Je n'ai pas été nourrie par les lectures de la Bible mais je savais qu'il y était autant question d'amour que de haine. Que le glaive et le feu y sont glorifiés comme ils le sont dans nombre de récits épiques.

Bien auparavant, les mythologies, dès l'origine, honorent toutes un dieu de la guerre. *L'Épopée de Gilgamesh*, l'œuvre la plus ancienne, née de la mythologie sumérienne n'échappe pas à la règle. À Sumer, *Ninurta*, divinité guerrière, est aussi curieusement dieu de la fertilité et du labour, de l'irrigation. Comment associer la guerre et la fertilité si ce n'est parce que les hommes sont façonnés par une pâte explosive qui éclate au moindre mécontentement !

Les autres mythologies ne sont pas en reste. Les dieux de la guerre sont nombreux : Mars chez les romains ; Seth, chez les Égyptiens, est un violent et complotte contre son frère, par jalousie. En Afrique noire, Abassi, le dieu créateur ne voulait pas que l'Homme engendre pour qu'il ne devienne pas son égal ; il en vint à tuer le couple que l'Homme avait créé et se déchaîna contre leurs enfants !

Il ne faudrait pas croire qu'il n'existe pas aussi des déesses de la guerre : Athéna, Enyo, Niké... Ishtar est à la fois déesse de l'amour et de la guerre, comme si l'un ne pouvait pas exister sans l'autre, comme dans beaucoup de mythes... Kali, dans l'hindouisme est la déesse de la destruction... Itzpapalotl est tout aussi redoutable dans la mythologie aztèque !

Dans la cosmogonie nordique, la première guerre de l'univers opposa les deux groupes principaux de dieux, les Ases et les Vanes. Odin y est le dieu de la guerre victorieuse, Thor un guerrier brutal, le pire ennemi des géants...

Dans la cosmogonie grecque les Titans – dont les plus connus sont Océan et Cronos - sont engendrés par Ouranos et Gaïa, soit les figures primordiales : le ciel et la terre, comme si les cataclysmes qui donnèrent naissance à notre monde ne pouvaient que s'incarner en chacune de ses créatures ! Les pulsions meurtrières ne seraient que le reflet des embrasements qui bouleversèrent le cosmos ? Le conflit et la violence, la haine ne seraient que des séquelles du chaos initial ?

Et les motifs de mécontentement, donc de guerre, sont nombreux : affaire de territoire, affaire économique – l'or, le charbon, le pétrole sont des enjeux redoutables ! - mais également le rejet de l'étranger, de celui qui n'a pas la même couleur de peau, de celui qui ne parle pas le même dialecte, de celui qui ne se comporte pas selon les mêmes rites ... Tout est prétexte au massacre.

J'en reviens à la question qui m'a toujours tarabotée : comment se défaire de ce destin qui semble mener les hommes à leur perte ? Comment les apaiser ? Sinon, justement en les incitant à accepter *l'autre* ? Et corollairement à accepter leur propre condition ?

Les uns se rassurent en disant que l'Europe n'a pas connu de guerre depuis plusieurs décennies. Les autres estiment que les attentats perpétuent une nouvelle forme de guerre ... Même si l'Europe – tout au moins son idéal - demeure une avancée importante, je n'oublie pas la honte que je ressens à être née dans un pays qui vend des armes partout où cela peut lui rapporter !

Des hommes quittent leur pays parce qu'ils y sont torturés, menacés, parce qu'ils y meurent de faim et d'autres hommes qui vivent en Europe ne veulent pas les accueillir, veulent refermer des frontières qui ressemblent à des fils barbelés ?

Et c'est cela *l'humanité* ? C'est cela notre rapport aux *autres* ?

Alors, d'autres questions me viennent et reviennent : Louis Lecoq aurait passé une partie de sa vie en prison pour rien ? On ne peut pas rester pacifiste quand on fait face aux chars d'un envahisseur ? Pourtant, ne vaut-il pas mieux mourir fusillé pour avoir refusé de porter les armes que mourir les armes à la main après avoir soi-même semé la terreur dans les rangs d'innocents que les états se sont entendus à nous désigner comme ennemi ? Je me serais trompée en tout ?

Pour ce qui est de l'approche de *l'autre* en littérature, je songe d'emblée à ce qui a opposé deux des plus grands auteurs français du XX^e siècle : Albert Camus et Jean-Paul Sartre. Pour ce dernier *l'Enfer c'est les autres* ? Pour Camus, la fin ne justifie pas les moyens. Alors qu'il est à Stockholm pour la remise de son Nobel, il répond à un Algérien :

J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.

Cette prise de position, Albert Camus la met en scène dans *Les Justes* représenté pour la première fois en 1949. Ivan Kaliayev doit jeter une bombe sur une calèche mais, près du grand-duc qu'ils ont prévu d'assassiner se trouvent des enfants. Pouvaient-ils tuer ces enfants pour défendre sa cause ? Le révolutionnaire Stepan déclare : *Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera*. Dora, la seule femme du groupe, répond : *Ce jour-là, la révolution sera haïe de l'humanité entière*.

Oui, c'est bien là que se situe le nœud de la réflexion.

Albert Camus ne se contente pas d'écrire, il prône également le droit à l'objection de conscience, en parrainant le comité créé par Louis Lecoq, comme André Breton, Jean Cocteau, Jean Giono et l'abbé Pierre, comité qui obtiendra enfin un statut pour les objecteurs, en 1963.

L'idéal pacifiste d'Albert Camus s'identifie avec son œuvre.

La découverte, très jeune, en cours de théâtre, de l'œuvre de Camus a tout naturellement confirmé le chemin qui s'imposait à moi. Et si j'ai délaissé longtemps l'engagement en ce sens, je n'ai jamais cessé de réagir à toute manifestation de rejet dont je pouvais être témoin, rejet de l'autre, sous quelle que forme que ce soit, insistant sur le fait qu'on ne peut jamais généraliser. Ce n'est pas parce que des intégristes commettent des attentats que ceux qui ont foi en cette religion sont des assassins et qu'ils ne doivent pas être respectés, et quelle que soit cette religion ! Ce n'est pas parce que mon voisin ne vit pas comme moi que je dois le haïr. Ce n'est pas parce qu'un réfugié s'attaque à un bourgeois qu'on doit construire un mur afin de repousser tous les demandeurs d'asile ni qu'on doive mépriser les bourgeois qui s'indignent. La non-assistance à personne en danger est un devoir inscrit ou non dans les lois des États, selon leur régime, mais un devoir de fraternité, d'humanité. En outre, on a pu, de tout temps, constater que la mise en commun des acquis de différents peuples ne pouvait qu'être bénéfique. L'intégration n'est pas une perte d'identité si elle multiplie les connaissances de chacun.

C'est pour cela que la littérature a un rôle à jouer. C'est pour cela que j'ai adhéré au PEN de mon pays. Je ne donnerai qu'un exemple, mais il est significatif car c'est grâce à la liberté d'expression que nous défendons, grâce à l'action que nous menons en faveur des écrivains persécutés, que j'ai pu découvrir les écrits d'Asli Erdoğan. Son œuvre est d'autant plus percutante qu'elle est portée par une voix de poète qui non seulement transmet son témoignage sur l'enfer des prisons turques mais qui, par son écriture envoûtante, brutalise les mots et en même temps le lecteur.

Au vu des événements mondiaux, devant la recrudescence des actes comparables à ceux qui ont conduit aux génocides du 20^e siècle, je continue à me poser quantités de questions qui ne cessent de m'inquiéter, qui me ramènent aux séquelles de cet héritage spirituel que m'ont légué mes parents, avec cette conviction qu'on ne peut dissocier l'expérience personnelle du destin collectif. Sans chercher à les oublier, en adhérant au PEN Club français, en y travaillant, j'ai retrouvé intacte ma volonté de croire, malgré tout, que la paix est encore possible, que la fraternité, l'humanité sont encore à acquérir, à enseigner, à transmettre.

Et c'est à cause de cet héritage que le PEN Club est devenu ma *seconde famille*, m'exhortant à redonner vie à un idéal dont je me suis éloignée trop longtemps.

Pour finir, je veux vous faire entendre la voix d'Asli Erdoğan en vous lisant un paragraphe de ses chroniques parues en France, citation dont la phrase finale fait écho au titre du livre : *Le silence même n'est plus à toi*.

Si non seulement nos morts, mais aussi notre propre mort nous est confisquée... Si c'est davantage que nos seules petites vies qu'on accule dans les caves... Si l'on brûle, acculé et aspergé d'essence, tout ce qui nous donne du sens, tout ce à quoi nous donnons le nom et le sens de « vie »... Si l'on explose à l'arme lourde la voûte de nos rêves, si les salves de balles déchiquettent les mots formés par le sang des millénaires... Si nous ne sommes même plus capables de pousser ni d'entendre un seul cri... Si même ce silence n'est plus à nous...

Colette KLEIN

Philippe PUJAS
VOYAGEUR, MON DOUBLE

Voyageur, mon double, tu es celui que je n'ai pas su être. Je suis de ceux qui ne bougent pas, que leur terre attache, qui ne rêvent pas d'ailleurs. J'ai ma lignée derrière moi, je la sais qui m'accompagne et me guide, je me veux fidèle à ce qu'elle m'a transmis. J'ai mon sol à cultiver, et un paysage autour de moi qui jamais n'a cessé de me surprendre et de m'émerveiller. Souvent, quand cultiver m'en laisse le loisir – je pense aux vives journées d'hiver – je marche par ces chemins que je connais par cœur et qui pourtant ne sont jamais les mêmes. Le petit monde autour de mon village est assez grand pour remplir ma vie de quotidiennes découvertes. Je partage ces découvertes avec mes enfants, mes proches, ceux qui ont usé les mêmes bancs que moi à l'école. Mes chiens et mes chats achèvent mon bonheur. Ils me ressemblent : qui sait si ma placidité ne les a pas gagnés ?

Voyageur, je ne te comprends pas, et je ne t'envie pas. On dirait que tu suis le vent, que tu te laisses porter par lui, quand moi je n'ai jamais cherché qu'à m'en protéger derrière des murs et des haies. De toi, il est vrai, j'ai des expériences diverses, et mon village me rappelle que mes ancêtres en ont connu de douloureuses. Je vois des pierres brûlées qui me parlent de batailles, des restes de remparts évocateurs de résistance aux assaillants. C'est que tu ne fus pas toujours animé de bonnes intentions. On te connut envahisseur, guerrier, prédateur. Nous avions, sur les montagnes, des tours pour te guetter et préparer notre défense.

Quand les temps s'apaisèrent, on te connut d'autres visages. Tu fus ce colporteur trimballant de village en village ton lot de marchandises. Tu nous vendais étoffes et épices, et tu nous racontais le monde. Mais comme tu nous demeurais étranger !

Le croiras-tu ? L'étranger, pour nous, commençait au village voisin. Alors toi, qui venais de si loin ! C'est contre le village d'à côté que nous nous sommes construits. Pour être nous, il nous fallait l'autre.

Aujourd'hui, c'est autre chose. Le monde est venu à nous de diverses manières. Nous en connaissons un peu par les images qui pénètrent chez nous. Il nous fascine et nous inquiète tout à la fois. Mais de voir le monde qui se trouve au-delà de notre horizon nous a-t-il changés et apaisés ? Peut-être en sommes-nous plus inquiets encore. Et pour moi, tu restes une énigme.

Le voyageur observa un long silence, et me dit : Homme d'ici, je vais te raconter une histoire de mon pays.

Il était arrivé un soir. La nuit était sur le point de tomber, mais le crépuscule offrait encore au ciel de belles couleurs. Il était entré au café, et ceux qui étaient là s'en souviennent comme si c'était hier. Il semblait fatigué, s'était effondré sur une chaise et, cherchant ses mots dans notre langue que manifestement il parlait mal, avait demandé un verre d'eau. Une fois désaltéré, il avait quémendé du travail. Il se disait habile de ses mains, connaissant l'agriculture et la mécanique. On le fit parler. Il raconta sa vie.

Comme son accent et sa difficulté à parler l'indiquaient, il avait traversé la frontière. Il avait dirigé une scierie, qui avait périclité. Il s'était enfoncé avec elle, risquait la prison pour dettes, s'était enfui. Il avait mis une frontière entre ses ennuis et lui, il voulait refaire sa vie.

Nous avons peu de raisons de l'accueillir. Il venait des terres étrangères, et nous tenons à garder nos distances. C'est que celles-ci n'ont pas été aisées à prendre. Notre patrie est encore jeune, et il a bien fallu la bâtir contre les autres. Sinon, qu'est-ce qui nous aurait distingués ? Il existe des pays heureux séparés de leurs voisins par de hautes montagnes ou de larges fleuves. Ce n'est pas notre cas. Nous sommes un pays de plaine, et la frontière est née d'une succession dynastique : notre roi a partagé son domaine entre ses deux fils. La limite court à travers champs, on a disposé en divers endroits des postes pour la douane et pour la police. Nous avons naguère des querelles de clochers, quand les garçons de Saint-Julien regardaient d'un peu trop près les filles de Saint-Martin. Nous avons maintenant des affaires d'État... Nous nous sommes disputé des champs, prétextant des erreurs dans le tracé de la frontière. Nous avons cherché dans des locutions locales de quoi différencier nos langues, jusqu'à ne plus nous comprendre. Nous avons inventé des légendes et des héros. Nos poètes ont chanté notre terre et la haine de l'Autre. Nous avons cru leurs épopées.

Tout nous portait à regarder sans amitié quiconque venait de là-bas.

C'est alors que le vieux Paul X. prit la parole. Il était de ceux qu'on dit sages. Il s'adressa à l'étranger, lui posa une ou deux questions, puis lui dit : « Viens chez moi. Ma terre est lourde et me pèse. Je te sens homme à être mon régisseur, si tu veux bien ». C'est ainsi que l'étranger prit place parmi nous. On s'étonna, d'abord, de ses coutumes, mais il vint vers les nôtres, et nous fumes enfin curieux des siennes : nous apprîmes à partager. Nous découvrîmes notre commune humanité.

Voilà cette histoire. Elle ne te dit pas que nous nous sommes complètement compris, elle dit que nous nous sommes d'abord acceptés, et qu'ensuite nous nous sommes trouvés semblables. Je pourrais t'en raconter d'autres. Il est facile à l'homme d'être pris par la haine et la cupidité. Tant de raisons sont lui sont bonnes : le goût du pouvoir, de la guerre et de l'or, le besoin de se construire en groupe contre un bouc émissaire. Une société sans conflit apparent persécutera l'albinos ou le roux, les conquérants ne voudront voir sur leur passage que des sauvages... Vois-tu, nous avons eu trop de bonnes raisons de nous refuser les uns les autres.

Cette histoire, vois-tu, je la comprends maintenant mieux que jamais. Je suis venu à toi ayant fui mon pays. Je suis de ceux qui, comme toi, avaient le goût de travailler leur terre et bâtir leur maison, d'élever leurs enfants et de les voir devenir hommes. Le sort ne me fut pas propice. J'ai vu la haine se lever parmi nous quand des discours ont allumé des feux. Mon voisin s'est dressé contre moi, les armes à la main. J'ai dû partir dans le déchirement de laisser derrière moi tout ce qui était ma vie. Je cherche le refuge et la paix.

Que te répondre, voyageur ? Je comprends ton histoire. Tu restes une énigme pour moi, mais je crois vital de chercher à te comprendre, comme toi-même tu dois vouloir me comprendre. Maintenant, il nous faut tous gagner en humanité, en fraternité. Je sais, c'est un long chemin. Mais enfin, nous sommes là, toi et moi, face à face. Je te regarde et il me semble, à te voir, que tu n'es pas celui que me disaient les faux historiens et les souffleurs de guerre. Nous oublions nos craintes, nos vieux ressentiments. Je cherche dans tes yeux en quoi tu me ressembles, et je sens que tu fais de même. Déjà, tu m'es moins étranger ; déjà je me vois avec toi préparant un nouveau récit. Nous l'écrirons ensemble. Je t'offre l'abri de ma grande demeure. Nous nous installerons dans une grande pièce aux murs blancs où j'aime me tenir. Nous oublierons les livres d'histoire, ouvrirons ceux des géographes, et nous irons, chaque jour, marcher dans la campagne, l'un et l'autre sensibles au parfum de nos fleurs et aux chants des oiseaux. Nous aurons un monde en partage.

Philippe PUJAS

Emmanuel Pierrat Pdt du Pen Club français et Sylvestre Clancier Pdt d'honneur étaient les invités d'honneur du Festival Azem Skreli à Peja au Kosovo

Ils ont été reçus à cette occasion à Pristina par l'éminent écrivain Agim Gjakova dont nous publions ici quelques poèmes en français avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Agim GJAKOVA

Le 11 juillet 1934, naissance d'Agim Gjakova à Kavaj.

En 1952, il commence à travailler comme enseignant dans des écoles primaires à Lipjan et à Mitrovica, au Kosovo (jusqu'en 1954). À cette époque il commence à écrire. En 1958, il commence ses études, qui dureront quatre ans, à la faculté de philosophie de l'université de Belgrade. En 1962 il publie un livre de poèmes *... et ils ont dit que c'était un endroit dans le monde* (« ... et ils disent qu'il y a la paix dans le monde »), à Tirana, Albanie. En 1966, il donne pour les professeurs d'anglais une série de cours sur la langue et la littérature albanaises à la Faculté de philologie de Tirana, en Albanie. Il travaille également comme rédacteur en chef à l'Agence télégraphique albanaise de Tirana. En 1967, il publie un nouveau livre de poèmes *The song of White Drini*, à Tirana. En 1970, il travaille comme professeur d'anglais à Tirana et publie un nouveau livre de poésie *This is Albania*, (1970), Tirana,. Puis en 1972, *The Perspective* et en 1976 un livre en prose *À la recherche de la vérité*, publié également à Tirana. En 1977, *Les nouvelles fondations*, à Tirana et un livre en prose *Le courant vient*, en 1979, également à Tirana. En 1980, il prépare le scénario *La mariée*, en 1982 un roman, *Lumière des ombres d'une ville*, est publié à Tirana. En 1983, un autre roman, *À l'ombre de l'indépendance*, est publié à Tirana. Puis, le scénario *La fin d'une vengeance sanglante*, 1984, Tirana. Le livre de poésie *Obeliks*, ("Obelisc"), 1985, Tirana,. Le scénario *Les pierres de Besa*, 1986, Tirana.

Il travaille ensuite comme compilateur de scènes dans le studio de cinéma "New Albania", Tirana. En 1993, Agim Gjakova travaille comme écrivain indépendant et publie un nouveau livre de poèmes *Je frappe les rêves avec des pierres*, en 1995, Tirana, puis *Bumerang*, "Boomerang", en 1997, Tirana, ensuite *and Dare and die*, en 1998, à Pristina, au Kosovo et un livre de poèmes, *La mer*, à Tirana.

En 2000, il commence à travailler en tant qu'éditeur responsable de la section culture du journal "Bota sot", à Pristina, Kosovo. Il publie en 2003 *La frontière imaginaire*, poèmes, et un roman, *La maison à la croisée des chemins*, à Pristina.

En 2004, il fonde le PEN du Kosovo dont il devient le premier président. Il va circuler dans bien des pays où il sera invité à participer à de nombreux festivals de poésie et rencontres littéraires. Il est l'invité d'honneur du Festival Voix Vives en Méditerranée en 2016 à Sète.

Au mois de mai 2019, il reçoit à Pristina son ami Sylvestre Clancier, président d'honneur du PEN Français en compagnie d'Emmanuel Pierrat, président du PEN français, à l'occasion de leur participation au Festival littéraire Azem SKRELI à Peja au Kosovo.

La troisième légende

La larme au coin de mon œil
 Je la retiens sur le bord du monde,
 Je la fige dans le cristal du temps,
 Je la sèche par le bruissement de mes mots,
 Je la bois sur les lèvres d'une femme,
 Je la sème dans le sillon de la terre,
 Je l'efface avec les douleurs de ma mère
 J'invite le vent de l'ouragan à l'emporter.

Elle ne reviendra plus.

Épisode

Folklore primitif ils me plongent
 en de cosmiques fantaisies

 devant dieu je dois interpréter tous mes actes
 futures légendes

 un créneau horaire suffit
 pour me pousser au suicide

 les poumons déversent la tradition
 chagrin et souffrance se déploient

 sans eux la terre ne saurait tourner.

Vide

Le monde est salle d'attente
 pour l'éternité
 bénis soient les Narcisses
 gloire éternelle

 l'homme se retourne une seule fois
 avant de descendre dans les caves d'une vaine espérance.

Le culte

Je fais confiance seulement aux déesses
Elles m'ont enseigné la langue et la vertu

Elles m'ont dit de ne pas détester
de ne pas humilier
Elles m'ont aidé à délivrer pauvreté et douleur

J'ai vu la lumière et j'ai blanchi l'obscurité
J'ai aliéné la mort et donné mon cœur

aux mères...

Je veux vendre mon âme mon esprit

Le diable me les refuse
l'ange n'a pas de sous

les mannequins me font de la concurrence
trinquent à ma nation
personne pour m'interdire la voie
de la mésestime

ma vie suit
le long cortège funèbre
de ma conscience morcelée.

Métamorphose du voisinage

Ils firent du chien un hôte de leur famille
il se mit à mordiller le mobilier
accapara leur attention lors de nuits festives
aboie à la lune lui dis-je avec allégresse
aboie au soleil le suppliai-je
aboie à la pluie l'avertis-je
aboie à qui te chante
je vais t'aider à redevenir celui que tu étais

ils firent du chien un sans-abri enragé
enclin à mordre la terre entière
à y enfoncer ses crocs

frétille de la queue lui dis-je tristement

ferme les yeux lui murmurai-je
 gratte lui criai-je le cœur brisé
 je prierai le tout-puissant
 pour que tu redeviennes celui que tu étais

ils firent du chien un apatride cosmopolite
 fondant sur mes domaines
 pour distiller les symboles de la déloyauté
 sois fourbe aussi
 saute aussi les barrières l'implorai-je à genoux
 bave chien galeux consentis-je
 mais...
 l'amertume m'envahit
 de ne pouvoir le rendre fidèle.

On aurait dit...

On aurait dit que le temps pleurait
 En agitant les saules pour moi,
 On aurait dit que l'automne sanglotait
 Sous les sapins, à chaque goutte de pluie,
 On aurait dit que la terre fondait en larmes
 Quand la neige tourbillonnait dans la plaine rase
 Il n'y avait que les rêves à venir qui pouvaient me réchauffer,
 Tes vœux t'enveloppaient dans leur bure,
 Tu portais partout les mottes fraîches de tes sentiments.

Troisième mythe (Nostalgie)

Je souhaitais goûter à la nostalgie fondre en larmes
 trouver un sens à ce monde

tout chemin ou presque menait à l'abîme
 et l'abîme me barrait la route

bouche cousue motus
 la conscience rigide s'évapore
 le sourire s'est figé pour rien
 pour tout.

Étourdi

Si je deviens une statue
 Je sais que les chiens viendront
 et urineront à mes pieds.

Un changement sensationnel

Et le bon frappait le bon
de la modestie de la terre
et le mauvais frappait le mauvais
de l'autocritique du ciel

quand la résurrection est venue
la mémoire a collé des ailes à la pensée

nettoyage du monde
qui surviendrait sur une autre galaxie.

Alter ego

Je ressemble à tous mais personne ne me ressemble
je me dédouble si je me renie

de moderne
soi-disant moderne
sans la modernité
de tous les préfixes-modernes

je vire national glisse international
me démène pour devenir apatride

et rejoindre le seuil de la conscience
régé par les mouches.

Équitation sans cheval

J'ai posé les rênes sur la selle du monde
chevauché les continents et méprisé la solitude

âme attardée sous notre illustre terre
j'ai respiré l'air moisi...

en l'autre monde il m'a donné l'éternité.

Ânerie

J'envie l'homme à la tête farcie de paille
à l'imputrescible crâne vaille que vaille
ce sourd et aveugle conquérant

franchit les haies de braiements triomphalement...
jette-lui du foin selon ta volonté
mais pourrais-tu m'en céder

deux petits brins pour les semailles !

PEN International

pen
INTERNATIONAL



Iran: Serious concern for the health of imprisoned journalist Narges Mohammadi

4 June 2019

Update #3 to RAN 08/16



PEN International is deeply concerned for the health and wellbeing of prominent journalist and human rights defender **Narges Mohammadi** who is currently serving a six-year prison sentence for her human rights activities in Evin prison, where she has developed a serious infection as a result of the conditions of her detention. In May 2019, following a sharp deterioration in her health, the prison authorities transferred Mohammadi to a hospital where she underwent an emergency hysterectomy. However, after surgery Mohammadi was immediately transferred back to Evin prison where she is denied necessary medication including antibiotics. Consequently, Mohammadi's surgery wounds have become infected, and the infection has entered her bloodstream. She urgently requires medical care and medicines including antibiotics.

Narges Mohammadi was first arrested in June 2010 before being released on bail pending trial. On 26 September 2011 she was sentenced to five years in prison for 'gathering and colluding with intent to harm national security', one year in prison for 'spreading propaganda against the system' and 10 years for 'founding and running an illegal organisation' for her work with Legam, advocating against the death penalty. She remained free on bail and the sentence was reduced to six years on appeal in April 2012, when she was summoned to serve out her sentence. Mohammadi's health has sharply declined as a result of her imprisonment. She recently published an open letter where she powerfully describes the prison conditions which have led to her severe health problems.

PEN International reiterates its calls on the Iranian authorities for the immediate and unconditional release of Narges Mohammadi, and demands that she is granted full access to all necessary medical care as a matter of urgency.

TAKE ACTION! Share on Facebook, Twitter and other social media

Please send appeals:

- Expressing serious concern for the health of Narges Mohammadi, urging the authorities to permit her access to all necessary medical care as a matter of urgency;
- Calling for the immediate and unconditional release of Narges Mohammadi and all those detained for exercising their right to freedom of expression;
- Demanding a full investigation into reports that Mohammadi is being ill-treated and denied adequate medical care in prison.

Send appeals to:

Leader of the Islamic Republic

Grand Ayatollah Sayed 'Ali Khamenei

The Office of the Supreme Leader Islamic Republic Street

End of Shahid Keshvar Doust Street, Tehran, Islamic Republic of Iran

Email: <http://www.leader.ir/langs/en/...>

Twitter: [@khamenei_ir](#) (English-language account), [@Khamenei_ar](#)

(Arabic-language), [@Khamenei_es](#) (Spanish-language account).

Head of the Judiciary

Ayatollah Sadegh Larijani c/o Public Relations Office
Number 4, Deadend of 1 Azizi – Vali Asr Street Tehran,
Islamic Republic of Iran

President of the Islamic Republic of Iran

Hassan Rouhani Pasteur Street,
Pasteur Square Tehran, Islamic Republic of Iran
Email: media@rouhani.ir <http://rouhani.ir/register.php>
Twitter: [@HassanRouhani](#) (English) and [@Rouhani_ir](#) (Persian)

And copy to the Embassy of Iran in your country. You can find embassy addresses [here](#).

***** Please keep us informed of any action you take in regard to Narges Mohammadi’s case, including any responses you receive from the authorities.***

Background:

Narges Mohammadi is an Iranian journalist and human rights defender, and Honorary Member of Danish, Belgian, Norwegian and Swedish PEN. She is the former Vice-President and spokesperson of the Defenders of Human Rights Center (DHRC), which advocates for human rights reform and represents political prisoners and prisoners of conscience in legal proceedings.

Mohammadi suffers from a neurological disorder that can result in seizures, temporary partial paralysis, and pulmonary embolism – a blood clot in her lung. She suffered several seizures in August and October 2015 and more recently in 2019. According to reports, Mohammadi was taken to hospital on each occasion and on at least one instance she was returned to prison against medical advice. In a subsequent incident, she was handcuffed to the bed for the first few days of her hospital stay.

Narges Mohammadi is married to the prominent journalist Taghi Rahmani, who has spent a total of 17 years in prison and fled Iran in May 2011 under escalating pressure. He now lives in exile with the couple’s twins, now aged thirteen. Mohammadi chose to remain in the country and [writes](#) of the pain of separation from her children.

For previous actions by PEN International on the case click [here](#) and [here](#).

Narges Mohammadi was one of awardees of the [2013 PEN/Oxfam Novib Free Expression Award](#).

The situation for freedom of expression and opinion in Iran continues to deteriorate. Many writers and activists have been arrested or forced to flee the country. PEN continues to call on the Iranian authorities to protect the rights of all persons to freely express their views, whether as citizens, journalists, or writers, as protected under the Universal Declaration of Human Rights. At its 84th Congress held in September 2018, the Assembly of Delegates of PEN International passed a [Resolution](#) on Iran noting with concern that the Islamic Republic of Iran

continues to violate its obligations under international human rights law, mainly through restricting the rights to freedom of expression, association and peaceful assembly.

For further information, please contact Nael Georges, PEN International, Koops Mill Mews, 162-164 Abbey Street, London SE1 2AN | Tel: +44 (0) 207 405 0338 | Email: Nael.Georges@pen-international.org

Emmanuel PIERRAT



Iran: detention of mother tongue volunteer teacher

10 June 2019

PEN International strongly condemns the detention of **Zara Mohammadi**, a Kurdish language teacher, since her arrest at her home on 23 May 2019, by Iranian security agents who confiscated her phone and computer. Mohammadi has been arrested along with her two colleagues, Edris Minbari and Rebwar Minbari, due to their volunteer activities in teaching Kurdish children writing and reading in their mother tongue. On 25 May, both Minbari and Minbari have been released, however Mohammadi was held incommunicado for a few days. She has been then transferred to a prison in Sina where she is currently detained.

“The Translation and Linguistic Rights Committee of PEN International deplores the arrest by Iranian authorities of Ms. Zara Mohammadi, a volunteer teacher in Kurdish language, and requests her immediate and unconditional release. State authorities in Iran and elsewhere must understand that diversity of cultures and languages is an asset for any country and that the repression of the linguistic rights of minorities is a sign of weakness of the state concerned and an attempt against freedom and basic human rights.” – **said Simona Škrabec, Chair of the Translation and Linguistic Rights Committee of PEN International.**

In relation to Mohammadi’s arrest, a recent statement of Kurdish PEN has been issued on 30 May 2019. It provides that: "Mother tongue in education and study is one of the key rights for human beings and it is not acceptable to be denied, neglected or postponed. All

human beings must have the right to learn and be taught in their mother tongue as it is believed that people can express themselves and achieve much better progress when they are taught in their mother language".

Zara Mohammadi Sarawala, 29 years-old, is an inhabitant of Sina/Sanandaj, an Iranian Kurdish city. She holds a Master's Degree in Geopolitical field from Birjand University in Iran. Mohammadi, in cooperation with Nozhin Council in Sanandaj city and the villages around it, taught hundreds of Kurdish children reading and writing in their mother tongue, while the Iranian authorities continue to impose restrictions in learning Kurdish language.

PEN International has been at the forefront of the campaign to ensure the protection and promotion of linguistic diversity. The [Girona Manifesto](#), a tool to aid the dissemination and implementation of the Universal Declaration on Linguistic Rights (UDLR), was developed by PEN International's [Translation and Linguistic Rights Committee](#) in May 2011, fifteen years after leading a coalition of civil-society and international organisations (including UNESCO) developed the UDLR at the 1996 World Conference on Linguistic Rights in Barcelona.

To read more about the Girona Manifesto click [here](#).

For further information, please contact Nael Georges, PEN International, Koops Mill Mews, 162-164 Abbey Street, London SE1 2AN | Tel: +44 (0) 207 405 0338 | Email: Nael.Georges@pen-international.org



Turkey: Ayşe Düzkan freed

PEN International welcomes the release of Turkish writer, journalist and publisher Ayşe Düzkan, who was serving an 18-month prison sentence for 'making propaganda for a terrorist organisation'. Düzkan was imprisoned for taking part in a solidarity campaign in 2016 with the now-closed pro-Kurdish daily *Özgür Gündem*. She was sent to Bakırköy prison in Istanbul on 29 January 2019 and conditionally released on 11 June 2019.

Ayşe Düzkan's sentence is a stark reminder of the continuing assault on freedom of expression in Turkey, and the immense risk that many journalists face for simply doing their jobs. PEN International urges the Turkish authorities to drop all charges against the journalists, writers and activists who remain on trial for their involvement in the *Özgür Gündem* solidarity campaign, and to release those who have been sent to jail immediately and unconditionally.

PEN International thanks all those who sent appeals. For more information about our work on Turkey, please visit our [website](#).

Best wishes,

Aurélia Dondo

Europe Programme Coordinator | PEN International

t. [+44 \(0\)20 7405 0338](tel:+442074050338) | Twitter: @pen_int | Facebook: www.facebook.com/peninternational

From: Aurelia Dondo <Aurelia.Dondo@pen-international.org>

Sent: 09 May 2019 14:01

To: Aurelia Dondo <Aurelia.Dondo@pen-international.org>

Subject: PEN International | Turkey: Free Ayşe Düzkan / Turquie: Libérez Ayşe Düzkan / Turquía: Libertad para Ayşe Düzkan

Dear friends,

Please find below PEN International's latest action calling for the immediate and unconditional release of Turkish writer, journalist and publisher Ayşe Düzkan.

The action is available in English, French and Spanish at the following links:

English: <https://pen-international.org/news/call-to-action-turkey-free-ayse-duzkan>

French: <https://pen-international.org/fr/nouvelles/call-to-action-turkey-free-ayse-duzkan>

Spanish: <https://pen-international.org/es/noticias/call-to-action-turkey-free-ayse-duzkan>

Best wishes,

Aurélia Dondo

Europe Programme Coordinator | PEN International

t. [+44 \(0\)20 7405 0338](tel:+442074050338) | Twitter: @pen_int | Facebook: www.facebook.com/peninternational



Call to Action

Turkey: Free Ayşe Düzkan

'Free journalism provides the best chance we have that people can access truth and reality about the societies we inhabit. Everyone deserves that. Strange as it may seem, my spirits are high and my mood is good. We have a saying in Turkish that might be translated as "This will come and pass, too". I am not brave, I am not a heroine, I try to do what seems right and doing that feels like happiness.'

Ayşe Düzkan

Writer, journalist and publisher Ayşe Düzkan is serving an 18-month prison sentence for ‘making propaganda for a terrorist organisation’. She is one of 56 journalists and activists who took part in a solidarity campaign from May to August 2016 for the now-closed pro-Kurdish daily *Özgür Gündem*, during which they took turns in acting as ‘editor for the day’. Her prison sentence, handed down in January 2018, was upheld in November 2018. She was sent to Bakırköy prison in Istanbul on 29 January 2019. PEN International believes that Ayşe Düzkan is being imprisoned solely for the peaceful exercise of her right to freedom of expression and calls for her immediate and unconditional release.

Please send appeals:

- Urging the Turkish authorities to release Ayşe Düzkan immediately and unconditionally;
- Calling on the Turkish authorities to end the prosecution and detention of journalists simply on the basis of the content of their writing or alleged affiliation, and to immediately release all those held in prison for exercising their rights to freedom of opinion and expression.

Send appeals to:

Minister of Justice Abdulhamit Gül
Ministry of Justice, Adalet Bakanlığı
06659 Ankara
Turkey

Send copies to the Embassy of Turkey in your own country. Embassy addresses may be found here: <https://embassy.goabroad.com/embassies-of/turkey> .

Please reach out to your Ministry of Foreign Affairs and diplomatic representatives in Turkey, calling on them to raise Ayşe Düzkan’s case in bilateral fora.

*****Please send appeals immediately. Check with PEN International if sending appeals after 9 August 2019. *****

Please inform PEN of any action you take and of any responses you receive.

Publicity

PEN members are encouraged to:

- Publish articles and opinion pieces in your national or local press highlighting the case of Ayşe Düzkan and freedom of expression in Turkey ;
- Share information about Ayşe Düzkan and your campaigning activities via social media.
- Promote Ayşe Düzkan’s writings

Please keep us informed of your activities.

Solidarity

Solidarity is a key component of our campaign. Please send messages in English and Turkish to:

Ayşe Düzkan
Bakırköy Cezaevi,
Gözlem 41 Koğuşu,
34158 Bakırköy / Istanbul
Turkey

Please consider sending Ayşe Düzkan books, magazines, pictures and postcards. Please do not use political symbols or send political content.

Background

Between May and August 2016, Ayşe Düzkan and 55 other journalists and activists took part in the 'Editors-in-Chief on Watch' solidarity action with pro-Kurdish daily *Özgür Gündem* by acting as Co-Editor in Chief for a day. The [campaign](#) was intended to draw attention to the Turkish authorities' long-standing attempts to put pressure on the publication and its reporters. *Özgür Gündem* was [temporarily shut down](#) in August 2016 following a coup attempt in July on the grounds of 'continuously conducting propaganda for the Kurdistan Workers' Party (PKK)' and 'acting as a publication of the armed terror organisation', and subsequently closed by emergency decree in October 2016.

Scores of journalists and writers were arrested for taking part in the solidarity campaign, including writer and prize-winning author and PEN member [Aslı Erdoğan](#), renowned writer and linguist [Necmiye Alpay](#) and Reporters Without Borders' representative in Turkey [Erol Önderoğlu](#). PEN International has repeatedly denounced the detention, prosecution and sentencing of the *Özgür Gündem* guest editors, and condemned the Turkish authorities' increasing [crackdown](#) on dissenting voices. Ayşe Düzkan was [sentenced](#) to 18 months in prison on 16 January 2018 under Article 7/2 of Turkey's Anti-Terrorism Law alongside four other journalists, with the court stating their lack of remorse as a reason for their conviction. Her sentence was upheld by the Istanbul Regional Court of Justice on 29 November 2018. She [handed herself](#) over to the Istanbul Prosecutor's Office on 29 January 2019, from where she was sent to Bakırköy Women's Prison.

Ayşe Düzkan is one of at least 140 journalists and media workers [currently detained](#) in Turkey. Speaking outside the Istanbul Prosecutor's Office before being sent to prison, she [echoed concerns](#) about the rising number of people imprisoned on trumped-up charges in Turkey and the long jail terms many writers and journalists have received. While her access to the outside world is limited, she has so far issued several statements from behind bars, including through [PEN Netherlands](#).

Ayşe Düzkan is a well-known journalist and writer in Turkey and is active within the country's feminist movement. Between 1987 and 1990 she wrote the *Feminist Dergi* (Feminist Magazine) for Kadın Çevresi Yayıncılık (Women's Environment Publishing). She was one of the founders and later the editor-in-chief for the women's newspaper *Pazartesi* (Mondays). Düzkan has worked for several newspapers and magazines including *Radikal*, *Milliyet*, *Star*,

Pişmiş Kelle, Hayalet Gemi, Expres, Kırmızı Alarm, Yeni Gündem and Kaosgl. Her books include *Çalar Saat* (1994), *Erkekliğin Kitabında Yazmaz Bu* (2006) and *Behiç Aşçı* (2006).

For further details contact Aurélia Dondo at PEN International, Koops Mill, 162-164 Abbey Street, London, SE1 2AN, UK Tel: +44 (0) 20 7405 0338 Fax +44 (0) 20 7405 0339 e-mail:

Aurelia.dondo@pen-international.org

**Un ÉVÉNEMENT
du PEN Club français**



Emmanuel PIERRAT,
Président du P.E.N Club Français

**Vous invite au COLLOQUE
« Valoriser l'intégration dans l'espace francophone »**

**le 18 JUIN 2019
de 14 h 30 à 17 h 45**

**dans les locaux de l'ICART (Institut des Carrières artistiques),
61-63 rue Pierre-Charron (8^e)**

**Colloque animé par Malick DIARRA, *Vice-président du Pen Club français*
Président de la commission francophonie,
Philippe PUJAS, *Vice-président du Pen Club français,*
Sylvestre CLANCIER, *Président d'honneur du Pen Club français.***

Intervenants :

Emna MRABET (cinéaste franco-tunisienne), **Gaël RABAS** (Théâtre du Versant Biarritz), **David FERRÉ** (PEN Club français, *Actualités Éditions* - directeur de collection, traducteur – écritures hispanophones pour la scène du XXI^e siècle), **Laurence KIEFÉ** (Vice-présidente de l'ATLF – Association des traducteurs littéraires de France, traductrice de l'anglais), **Jean JAUNIAUX**, (président du PEN belge francophone, écrivain et chroniqueur littéraire), **Claudine BERTRAND** (PEN québécois), **Fatoumata NGOM** (PEN Club français, écrivaine franco-sénégalaise, ingénieure et spécialiste en politiques publiques), **Mathieu JOULIN** (représentant de l'alliance internationale des éditeurs indépendants), **Jean-Noël CORDIER** (PEN Club français, responsable du prix ADELFF / AMOPA qui récompense la première œuvre en français d'un écrivain étranger), **Sylvie MARCÉ**, (commissaire générale des États généraux du livre en langue française), **Paul de SINÉTY** (sous réserve), **Hubert HADDAD** (écrivain lauréat du Prix des cinq continents)
Témoignages de PEN africains.

Colloque suivi par le verre de l'amitié

P.E.N. Club Français L'un des Centres du PEN International Organisation mondiale d'écrivains accréditée auprès de l'UNESCO www.penclub.fr/ Twitter : @PenFrancaisSite : www.la-sofia.org Twitter : @LaSOFIActCult

INITIATIVE : La littérature face à l'antisémitisme

Des membres du comité du PEN Club, inquiets et indignés par la montée de l'antisémitisme tel qu'il s'est manifesté ces derniers mois, ont souhaité réagir à travers des textes littéraires. Nous sommes convaincus du rôle de la littérature dans la défense de nos idéaux et la transmission de la mémoire. Nous publierons au fil des mois ces contributions pour ne jamais oublier.

Au bord du gouffre

Par Max ALHAU

Un jour d'été qui, cette année-là, est chaud. Après une promenade agrémentée de quelques jeux dans le bois de Vincennes tout proche, cela malgré l'interdiction, les fillettes sont rentrées avec Mlle Cohen, leur institutrice, dans la maison qu'elles occupent depuis la dernière rentrée scolaire. C'est ainsi que se déroulent leurs vacances. Mlle Cohen est aidée par une autre femme chargée de faire la cuisine avec le peu de nourriture que l'on peut se procurer en ces temps de guerre et de pénurie.

En ces jours de grosse chaleur, l'ennui s'est quelque peu installé dans la maison : les distractions sont minces, les sorties limitées. Les fillettes s'efforcent de s'occuper tant bien que mal. Parfois Mlle Cohen les fait chanter ensemble ou elles se livrent à des jeux dont elles connaissent tout. Les livres sont rares aussi.

Il est près de dix-huit heures quand la cloche se met à sonner à l'entrée. Le brouhaha cesse aussitôt, les jeux s'interrompent. Mlle Cohen hésite avant de répondre : elle regarde par la fenêtre et aperçoit trois hommes plantés devant la grille. Elle respire un grand coup et demande aux fillettes de gagner leurs chambres. Elle prend son temps pour descendre l'escalier, traverse lentement le petit jardin et ouvre la porte aux visiteurs. « Police » dit un petit homme au regard fuyant et qui transpire abondamment, les deux autres se taisent. Mlle Cohen respire difficilement : cette visite l'inquiète. Elle demande, s'efforçant de ne pas montrer son trouble : « Vous venez pourquoi ? ». L'autre la regarde, l'air mauvais : « Vous hébergez des pensionnaires, j'aimerais les voir. » Et sans attendre de réponse, il force Mlle Cohen à le laisser entrer tandis que les deux autres prennent place dans le jardin, près de la porte. Jusqu'à présent ils n'ont rien dit, ils gardent les mains dans leurs poches, vont et viennent dans le jardin, muets, glaçants.

Mlle Cohen gravit les marches de l'escalier suivi par le type. « Allez les chercher », aboie-t-il. Elle ne se hâte pas. Que va-t-elle dire aux fillettes pour ne pas les inquiéter ? Que leur veut cet homme ? Elle le pressent. Elle pénètre dans les quatre chambres et dit à chaque fois : « Les filles, dépêchez-vous, descendez, pas de bruit. »

Elles arrivent dans la pièce principale où le type s'est installé. Elles se taisent, inquiètes. « Chacune doit me dire son nom, son prénom, sa date de naissance. » Mlle Cohen les désigne, une par une et ce sont des voix secouées par la peur qui répondent à la question du policier qui inscrit tout dans un carnet. « À entendre vos noms, vous savez pourquoi vous êtes ici. Vous comprenez ? » Il s'arrête puis : « Je ne vois pas sur vous l'étoile que vous devez porter pour

que l'on sache qui vous êtes. » Il se tourne vers l'institutrice : « Et vous, où est-elle votre étoile ? Ce n'est pas parce que vous êtes dans cette maison qu'il faut l'oublier. Vous essayez de nous tromper. Vous n'aurez pas le dernier mot. L'hospitalité c'est fini. Rassemblez-vous toutes sans un mot et descendez. Pas besoin de bagages. Dépêchez-vous. Je suis pressé ». Certaines fillettes, terrifiées, se mettent à pleurer, d'autres tremblent, muettes. Elles vont partir, comme sont partis leurs parents. Elles ne reviendront pas : une plaque, rue Grandville à Saint-Mandé l'atteste. Auschwitz a été leur destination finale.

Max Alhau

Poète, il a publié une trentaine de recueils dont : *En cours de route* (L'Herbe qui tremble, 2018), *Les yeux bleus de rêves* (Voix d'encre, 2018). Il est aussi nouvelliste et traducteur de l'espagnol. Membre de l'Académie Mallarmé.

Écrire, résister.

Par Jeanine BAUDE

Il y a bientôt 80 ans. Il y a bientôt. Cela serait-il inutile, cela serait-il oublié, ou réitéré dans le sens d'une nouvelle et durable offense ? Si l'on écoute les jurons de la rue s'exprimant lors de manifestations parfois violentes, parfois sauvages ? Écrivains, levons-nous, à nouveau pour préserver, pour partager *l'esprit vivant* de tous ces morts, dans les camps par la maltraitance, dans les fours par la solution finale, dans nos rues par les coups, par les armes d'un S.S.

Cela pourrait-il se reproduire ? Cela embrume l'Europe d'aujourd'hui, le continent américain où les nationalismes durs fleurissent. Résistons. Écoutons *Le Chant des marais*, simplement, lentement :

Ô, terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher

Dans ce camp morne et sauvage
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert

Bruit de pas et bruits des armes
Mais un jour dans notre vie
Le printemps reflourira...

Au milieu des violences, la peur et la fierté au ventre, ils y croyaient encore. Nous n'y croirions plus ? Allons ! Dressons-nous. À la suite de ces écrivains des *Cahiers du Sud* qui publiaient en quatrième de couverture du n° 271 (mai 1945) juste à la sortie de la guerre : « Le mensonge et les démarches de l'erreur ne connaissent pas d'armistice. C'est dans la paix et le repos des armes, que l'esprit va retrouver son véritable état de guerre. »

Soyons vivants dans nos gestes, nos marches, nos avancées, notre écriture bien évidemment, qu'ils ne soient pas morts pour rien, Juifs, Résistants, Justes et simples citoyens du hasard qui se trouvaient au mauvais moment, au mauvais endroit. Si dans mon cœur et à titre personnel, je chante ma tante Adrienne déportée à Ravensbrück : « Et je te parle, Adrienne, et je te parle encore, ton tournoiement sur la scène comme éclair, rage bue, ta feuille de calcul comptant les jours, sépales et roses, spirales et clocher de ton rêve encerclant les tables de la loi, la carte du tendre, ta hanche, ta chevelure rousse perdue, éperdue pourtant, rutilante en nos mains lissant le texte, nos yeux sur ta bouche, goutte de rosée supposée à l'entame de la voix. » (*Oui, La Rumeur Libre*, 2018) votre élan, votre révolte à vous peut aussi conduire vos pas, en témoigne cet appel de notre association, le Pen club français qui nous incite à écrire, à partager, à sauver encore car il y a encore à sauver.

Jeanine Baude

Contre l'antisémitisme

Par Françoise COULMIN

Je ne suis juive que de cœur, ni d'origine, ni d'alliance et cependant je suis profondément interpellée par les actes misérables qui attaquent tout ce qui touche le monde juif. Ce qui me replonge dans l'interrogation quant à deux expériences personnelles qui me paraissent illustrer "en creux" et de façon pernicieuse cette question de l'antisémitisme.

Je suis née dans une ville qui a accueilli beaucoup d'émigrés juifs lorrains, quand la Lorraine est devenue allemande lors de la guerre de 1870. Première vague. Puis, deuxième vague, celle des "Pieds Noirs" exilés du Maghreb, s'affranchissant de la colonisation française.

Jeune adulte, très brune et plutôt typée "du sud", j'étais très souvent abordée par les nouveaux arrivés recherchant *le bureau d'accueil*.

L'étonnant pour moi était ce côté trop discret des échanges. Pourquoi ce besoin de clandestinité ? Pourquoi cette crainte de dire tout haut et publiquement ?

Certes les traumatismes, vécus "là-bas" étaient-ils suffisants.

Ayant eu plus tard à connaître plusieurs de ces personnes, j'ai su qu'elles étaient juives pour la plupart.

Autre expérience pour alimenter ma réflexion : dans les années d'après-guerre, j'étais inexplicablement regardée, entourée, toujours à l'écart et toujours dans un silence douloureux.

J'ai compris bien plus tard que je rappelais à ces rares revenus des camps de la mort, la petite fille qu'ils auraient pu choyer.

Je me demande donc si ces conduites ne sont pas induites par un antisémitisme pernicieux qui implique, par réaction, les conduites des concernés : sans agression, sans blessure, des attitudes appuyées sur d'anciennes profondes méfiances qui ont tant façonné les mentalités françaises qu'elles sont ancrées dans notre *inconscient historique*, aboutissant à *un antisémitisme pernicieux, "en creux"* qui a sous-tendu et qui sous-tend encore tous les comportements et jusqu'à ceux des victimes.

Françoise Coulmin, mars 2019.

LES MEMBRES DU PEN Club PUBLIENT

BECKER Andréas :

- *Ulla ou l'Effacement*. Texte augmenté d'images de Jean-Denis Bonan. Éditions d'Enbas. 2019. ISBN : 978-2-8290-0589-3

BORDE Dominique,

- *L'Assassinat du patriarche*, roman, 150 pages, Ramsay, 2019. ISBN : 978-2-8122-0114-1, 23x15, 18€.
Le narrateur revient à Pontarlier pour l'enterrement d'un oncle tyrannique qui l'a brimé dans sa jeunesse.

BRASEY Édouard,

- *Les Eaux douces d'Europe*, roman, 150 pages, Ramsay, 2019. ISBN : 978-2-81220-111-0, 23x15, 18€.
Une déambulation littéraire à Istanbul l'hiver, à travers une quête du père et de l'identité.
- *Les Marais de Bourges*, roman, 450 pages, De Borée, ISBN : 978-2-81220-111-0, 23x15, 20,50€.
Une fresque romanesque retraçant la vie à Bourges et le Cher durant l'Occupation allemande.
Ou comment s'aimer en temps de guerre.

COFFINET Francis :

- *Les Fleuves du sixième sens*. Éditions Dumerchez.

FORGEOT Christophe

- *La Chambre des récoltes*, mars 2019, poésie, 52 pages, éditions Interventions à Haute Voix, ISSN 01533568, 20x14, 10.

Unique / Comme une corde / A deux extrémités / L'une figée l'autre mobile / La naissance et la mort / Et puisqu'il nous faut disparaître / Grandir dans le geste des

saisons / Être prêt à recevoir / Être prompt à donner / Monter ou descendre / S'élever /
Ou se pendre - (page 29)

FRATTI Roméo

- *Demi-teintes* – Poésie - 96 pages (textes et illustrations) – Éditions Portaparole – ISBN : 978-2-37864-009-5 - 15 € - Livre de poche

« À la fois hédoniste et mélancolique, ce recueil de poèmes révèle une approche inédite des plaisirs de la vie, où la légèreté du bonheur n'est jamais très loin de l'amertume. »

GAUVIN Lise

- *Le roman comme atelier. La scène de l'écriture dans les romans francophones contemporains*, Paris, Karthala, mars 2019.

Présentation et signature de ce livre le 29 juin 2019 à 16 h à la Librairie Tropiques 63, rue Raymond Losserand 75014 Paris.

- *L'effacement*, livre d'artiste, avec des images de Wanda Mihuleac, éditions Transignum, 2019.

KLEIN Colette

- *C'est la terre qui marche sous mes pas*. Poésie. Juin 2019. 118 pages. Éditions La Feuille de thé. 20 €. ISBN : 979-10-94533-20-8

LES ÉTATS GÉNÉRAUX DU LIVRE

TOME 2 - 4 JUIN 2019

Objectif 10 % minimum pour tous les auteurs !

Dans le prolongement des États Généraux du Livre (EGL) organisés en 2018 à l'initiative du Conseil Permanent des Écrivains (CPE), qui avaient abouti à l'ouverture d'une concertation avec les pouvoirs publics sur les réformes sociales et fiscales alors envisagées, le tome 2 des États Généraux s'est déroulé le 4 juin à Paris. Il a réuni, autour des auteurs venus en nombre, l'ensemble des acteurs institutionnels (ministères de la Culture et des Affaires sociales, Urssaf, Agessa) et de la chaîne du livre (SNE, SLF, éditeurs, diffuseurs, agents littéraires...) pour débattre de l'avenir des auteurs du livre.

Un bilan de la situation sociale et fiscale a permis de mesurer le chemin parcouru depuis les derniers EGL, avec, notamment, la mise en place d'une compensation pérenne de la hausse de la CSG. Pour autant, tout n'est pas réglé et des attentes fortes ont été exprimées, sur lesquelles une réponse des pouvoirs publics est désormais attendue : assouplissement des règles applicables aux revenus accessoires, défiscalisation de la compensation de la CSG, simplification du prélèvement de l'impôt à la source...

Des témoignages d'auteurs, personnels mais concordants, ont permis de mettre en lumière des situations ubuesques démontrant la méconnaissance, par certains organismes sociaux, de la situation particulière qui est celle des auteurs.

Devant ces constats accablants, les représentants de l'Urssaf, de l'Agessa et de la Direction de la Sécurité Sociale se sont engagés à envisager des mesures correctives destinées à simplifier les démarches administratives pour les auteurs, à leur faciliter l'accès aux droits qui sont les leurs (congés maternité/paternité, couverture maladie...), à améliorer l'information des auteurs et des administrations sociales et fiscales.

De nombreux points cristallisent encore cependant le mécontentement des auteurs, telle que la difficulté à obtenir de leurs diffuseurs leurs certificats de précompte ou encore les délais de remboursement des trop perçus en matière de cotisations.

Le CPE restera par ailleurs présent et vigilant dans les concertations en cours portant sur la réforme des retraites, afin que celle-ci n'entraîne aucune augmentation de cotisations pour les auteurs, ni perte de droits. À cet égard, Martin Ajdari, Directeur général des médias et des industries culturelles, a affirmé la volonté du ministre de la Culture de résoudre la question du financement de l'absence de part patronale de cotisation vieillesse afin que les auteurs restent redevables de la seule part salariale et de veiller à ce que les créateurs les plus fragiles ne subissent pas une hausse de cotisation.

Les organisations d'auteurs se félicitent de l'esprit de dialogue qui a caractérisé les échanges avec les professionnels et représentants de l'édition et de la librairie présents lors des tables-rondes organisées autour de l'épineuse question du partage de la valeur. Elles regrettent toutefois l'absence de réponse explicite des éditeurs à la nécessité d'ouvrir des discussions à ce propos.

L'ensemble des participants ont pu dresser le constat unanime d'une surproduction éditoriale qui pénalise les acteurs de l'amont comme de l'aval de la chaîne du livre et entraîne une baisse drastique de la rémunération des auteurs.

Seules des mesures incitatives ou structurantes permettront d'enrayer la crise que connaît l'ensemble de la chaîne du livre.

Afin d'atteindre l'objectif de cette journée, les organisations d'auteurs ont demandé d'une part à ce que l'ensemble des aides publiques versées à l'édition soient désormais conditionnées au respect d'un taux de rémunération minimal de 10% des auteurs, et d'autre part à ce que soit envisagée une mesure législative de nature à garantir un meilleur partage de la valeur au sein de la chaîne du livre et une rémunération juste et équitable pour les auteurs.

Les auteurs appellent solennellement à l'ouverture d'une véritable négociation avec le Syndicat national de l'édition et attendent des pouvoirs publics, au premier rang desquels le ministère de la Culture, qu'ils accompagnent ces discussions.

Restons mobilisés !

Une vidéo de cette journée sera mise en ligne très prochainement sur le site www.auteursencolere.fr

CPE ● ● ●
Conseil Permanent des Écrivains



DEMANDE D'ADHÉSION
Ne pas oublier de signer la demande

NOM et prénom :

PSEUDONYME en littérature :

Nationalité :

Date et lieu de naissance :

Adresse :

N° de téléphone(s)

Courriel :

Langues étrangères :

Œuvres principales :

Collaborations éventuelles (*journaux et revues*) :

Autre profession :

Titres et qualités :

Le/La soussigné(e) déclare avoir pris connaissance des principes figurant dans la CHARTE et s'engage à s'y conformer.

Date et signature

Merci, après avoir rempli, daté et signé la demande d'adhésion, **de la détacher du dépliant et de l'envoyer**, accompagnée, d'un chèque à l'ordre du P.E.N. Club français, d'un montant au choix de :

- **80 €** représentant le montant de l'adhésion annuelle de membre actif : 70 € et les frais de droits d'entrée : 10 €
- **Au-delà de 80€** : adhésion de membre donateur :
- **À partir de 300 €** : adhésion de membre bienfaiteur.

Dans tous les cas, somme déductible du revenu fiscal (Organisme d'intérêt général)

P.E.N Club français
99, rue Olivier de Serres – 75015 Paris – France

Présidents de P.E.N. Club français depuis sa création

Anatole FRANCE (1921-1924) - **Paul VALÉRY** (1924-1934) - **Jules ROMAINS** (1934-1939) - **Jean SCHLUMBERGER** (1946-1951) - **André CHAMSON** (1951-1959) - **Yves GANDON** (1959-1971) - **Pierre EMMANUEL** (1973-1976) - **Georges-Emmanuel CLANCIER** (1976-1979) puis *Vice-président PEN CLUB International* (84=>) - **René TAVERNIER** (1979-1989) - **Solange FASQUELLE** (1990-1993) - Jean ORIZET (1993-1999) - **Jean BLOT** (1999-2005) et Secrétaire *PEN CLUB International* (81=> 97) *Vice-président PEN CLUB International* (98=>) - **Sylvestre CLANCIER** (2005-2012) - **Jean-Luc DESPAX** (2012-2016) - **Sylvestre CLANCIER** (2016-2017)

Comité exécutif :

Président d'honneur : Sylvestre CLANCIER.

Président : Emmanuel PIERRAT.

Vice-présidents : Linda Maria BAROS, Jeanine BAUDE, Andreas BECKER, Malick DIARRA, Philippe PUJAS, Antoine SPIRE, Secrétariat Général : Jean LE BOËL. Trésorerie : Colette KLEIN.

Autres membres du Comité, chargés de mission : Max ALHAU, Philippe BOURET, Fulvio CACCIA, Francis COFFINET, Jean-Noël CORDIER, Giovanni DOTOLI, Roció DURÁN-BARBA, David FERRÉ, Françoise LECLERC, Jean-Luc MOREAU, Laurence PATON, Jacques PELLAS, Patrick TUDORET, YEKTA.

Présidents émérites : Jean BLOT, Georges-Emmanuel CLANCIER†, Jean ORIZET.

Membres d'honneur : Tahar BEN JELLOUN, Claude BER, Olivier BLEYS, Nicole BROSSARD, Noëlle CHÂTELET, Thierry CHAUVEAU, Sylvestre CLANCIER, Maurice COUQUIAUD, Michel DEGUY, René DEPESTRE, Denise DESAUTELS, Jean-Luc DESPAX, Ghislain de DIESBACH, Jean-Philippe DOMECCQ, Hélène DORION, Jean-Pierre FAYE, Bluma FINKELSTEIN, Françoise GOUPIL, Pierre GUYOTAT, Ismaël KADARÉ, Edvard KOVAC, Werner LAMBERSY, Jean-Clarence LAMBERT, Barnabé LAYE, Daniel LEUWERS, Amin MAALOUF, Eduardo MANET, Albert MEMMI, Sibila PETLEVSKI, Lionel RAY, Jean-Paul SAVIGNAC, Joël SCHMIDT, Frédéric-Jacques TEMPLE, Kenneth WHITE..



**L'un des Centres de PEN International
Organisation mondiale d'écrivains**

Une première maxime se gravait au fronton de notre institution : L'ESPRIT N'EST PAS MOBILISABLE... La lutte des idées réclame la paix des peuples comme terrain naturel, tandis que la guerre des idéologies c'est un camouflage en même temps qu'une préparation de la guerre tout court !...

... Nous n'acceptons aucun prétexte pour que ces droits de l'esprit soient suspendus ; parce que nous savons bien que, si l'on en accepte un seul, il s'en découvrira bientôt mille. Toutes les circonstances deviendront exceptionnelles, toutes les situations deviendront de salut public lorsqu'il s'agira d'obtenir de l'esprit un silence ou un acquiescement commodes. Les mesures présentées comme provisoires s'éterniseront. Il se créera une prescription des droits de la pensée et de la littérature. Or, si nous, Fédération P.E.N., n'avons pas, hélas ! le pouvoir de remettre les choses en ordre dans tous les cas, nous avons du moins, celui d'assurer, par des actes appropriés, l'interruption de la prescription.

Jules ROMAINS
de l'Académie française

Discours prononcé, en tant que Président de la Fédération Internationale P.E.N., à l'inauguration du XV^{ème} congrès, à Paris, le 20 juin 1937.

CHARTRE

La Charte du P.E.N. International, basée sur les résolutions adoptées au cours de ses congrès, peut être résumée comme suit :

Le P.E.N. affirme que :

1° La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.

2° En toute circonstance, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.

3° Les membres de la Fédération useront en tout temps de l'influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.

4° Le P.E.N. défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations, et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare pour une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le P.E.N. affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et, comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du P.E.N. tout écrivain, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, son origine ethnique, sa langue, sa couleur ou sa religion.

ACTIVITÉS – ÉVÉNEMENTS

- Édition d'une lettre d'information numérique
- Hommage à des écrivains et des poètes français et étrangers pour l'ensemble de leur œuvre, soit à titre posthume soit de leur vivant.
- Organisation et/ou participation à :
 - La réunion mondiale annuelle de tous les P.E.N. en assemblée générale et débats en tables rondes : mises au point de dispositions et d'actions à suivre face à des événements concernant les écrivains
 - Des colloques et festivals littéraires ou de poésie à l'étranger
 - Colloques et échanges internationaux organisés par le P.E.N. International
 - Rencontres, manifestations littéraires, dîners-débats, présentation d'ouvrages d'écrivains français et étrangers en leur présence, leurs invités et les nôtres.
 - Membre des Comités de la Paix, des écrivains en prison, des droits de la femme, de la diversité linguistique et de la traduction littéraire.
 - Le P.E.N. Club est accrédité auprès de l'UNESCO.
 - Ces événements sont accueillis dans des lieux prestigieux comme La Société des Gens de Lettres, La Maison des Écrivains, La Maison de l'Amérique latine, La Maison de la Poésie, l'Institut du Monde arabe, le siège du P.E.N. Club français, etc. Ils sont ouverts aux membres du P.E.N. Club, aux Amis du P.E.N. Club, à la presse sur invitation, et au grand public qui en est informé par invitation et/ou par la presse.

EXTRAIT DES STATUTS

Les Centres P.E.N. réunissent dans chaque pays les écrivains qui souhaitent établir des relations personnelles entre eux et leurs confrères étrangers, faciliter de toutes manières la circulation des ouvrages de l'esprit et les échanges littéraires.

Les membres de la Fédération P.E.N. s'engagent à se conformer aux principes de la « CHARTRE » formulés par les congrès de Bruxelles, Lugano et Édimbourg.